30 DÉCEMBRE 1950

N° 272 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

UNE PRESTIGIEUSE VEDETTE DE LA BOXE

Le champion du monde des poids mi-moyens, l'Américain Ray « Sugar » Robinson, vient de faire une tournée en Europe au cours de laquelle il a donné un aperçu de sa classe incomparable. En un mois il a vaincu, en effet, Jean Stock (en 2 reprises), Luc Van Dam (en 4 reprises), Jean Walzack (aux points), Robert Villemain (en 9 reprises) et l'Allemand Stretz (en 5 reprises). Il doit enfin s'attaquer, dans deux mois, à Jake La Motta pour le titre mondial des poids moyens.

BONNE ET HEUREUSE ANNÉE
A TOUS NOS ABONNÉS ET LECTEURS

Nous les remercions de la confiance grandissante qu'ils nous ont témoignée, puisque aussi bien leur nombre s'est, pendant l'année 1950, constamment accru.

Nous nous efforcerons toujours d'être dignes de leur confiance. Nous tenons à leur annoncer dès aujourd'hui que, malgré les difficultés nouvelles d'approvisionnement en papier, malgré les charges de toutes sortes qui grèvent et qui grèveront encore nos prix de revient, notre journal, reprenant UNE TRADITION PLUS QUE CENTENAIRE, comprendra chaque semaine 36 PAGES et un HORS-TEXTE en couleurs ou un DESSIN que nos abonnés et nos lecteurs auront la satisfaction de pouvoir, à leur guise, conserver ou placer sous verre pour orner leur demeure.

Cet effort, nous le réaliserons, pleinement conscients du rôle que FRANCE-ILLUSTRATION assume dans la défense de la civilisation chrétienne et humaniste dont notre pays s'est depuis des siècles fait le champion.

Nous sommes sûrs que tous nos amis, abonnés et lecteurs, s'efforceront avec nous d'étendre chaque jour davantage le rayonnement de FRANCE-ILLUSTRATION en faisant autour d'eux de nouveaux abonnés.

Ils contribueront ainsi à une meilleure connaissance d'une revue qui n'a d'autre ambition que servir la France.

FRANCE-ILLUSTRATION.

AVEC TRAITEMENT "500"
NE SE FROISSE PAS

Tous ceux qui reviennent d'un séjour en Suisse se déclarent enchantés.

Belle neige, bonne table, grand confort, des prix extrêmement raisonnables, bref

vacances idéales

Pourquoi n'iriez-vous pas aussi en **Suisse** cet hiver ?

•

Tous renseignements auprès des Agences de voyages et de l'Office National Suisse du Tourisme :

PARIS, 37, Bd des Capucines
NICE, 22, Bd Victor Hugo

Revêtement mural en Flexwood de frêne

Flexwood

BOIS FLEXIBLE

LOUIS ALLART

AGENT GÉNÉRAL

11, RUE CHAUDRON

PARIS-10e

NOR. 41-83

★ **DÉFINITION**

LE FLEXWOOD, *invention américaine exploitée en France depuis 1931, est une feuille de bois naturel tranché en mince épaisseur et rendue flexible par un procédé breveté. C'est le matériau idéal pour le revêtement des murs et, éventuellement, de toutes surfaces planes.*

★ **UTILISATION**

Décoration d'intérieur (salons, salles à manger, chambres, vestibules, cages d'escalier) et de locaux commerciaux.

★ **POSE**

LE FLEXWOOD *se pose directement sur tous les matériaux durs et secs. Sa souplesse lui permet de revêtir les surfaces courbes, corniches, moulurations de tous profils, et même les colonnes.*

★ **DECORATION**

LE FLEXWOOD *existe dans les plus belles essences de bois. Il peut être teinté pour s'assortir à des parties de décoration devant être conservées, verni, ciré ou laissé naturel.*

★ **PRIX**

LE FLEXWOOD *est avantageux comme prix (deux à trois mille francs le mètre carré posé, suivant le travail à faire), si l'on tient compte de sa qualité de résistance.*

★ **ENTRETIEN**

LE FLEXWOOD *ne nécessite qu'un simple essuyage périodique, tout comme un meuble.*

C. WENDLING PUBLICITÉ

Apprenez l'Anglais* tel qu'on le parle en Angleterre

Aucun livre ne peut vous apprendre à parler une langue étrangère correctement.

Pour y parvenir, il vous faut entendre l'accent, le rythme, les mots usuels du langage courant. Linguaphone vous apprend facilement par cette méthode rapide et correcte. En moitié moins de temps qu'il n'en faut d'habitude, elle vous permet de parler, lire et écrire une langue — et, surtout de comprendre quand on vous parle. Ce n'est pas un travail ardu : dès le début vous vous trouvez dans l'ambiance des conversations du boulevard, du café, de la plage, etc.

Consacrez-y seulement quinze minutes par jour, — chez vous, quand vous le désirez — et dans trois mois vous pourrez vous exprimer librement dans n'importe quelle langue de votre choix.

Renseignez-vous sur cette unique et moderne méthode pour apprendre les langues. Postez le coupon ci-dessous. Tous les détails vous seront envoyés gratuitement par retour. LINGUAPHONE existe en 21 LANGUES y compris : Anglais, Espagnol, Allemand.

LINGUAPHONE pour les langues

* ou une de ces 21 langues

ESPAGNOL ☐ ALLEMAND ☐
PORTUGAIS ☐ ITALIEN ☐

Autre langue : .....

Indiquez la langue de votre choix ainsi que les raisons pour lesquelles vous désirez l'apprendre.

Raisons .....

NOM .....

ADRESSE .....

A l'Institut Linguaphone (Dép. K.46) 12, r. Lincoln (Champs-Élysées) PARIS.

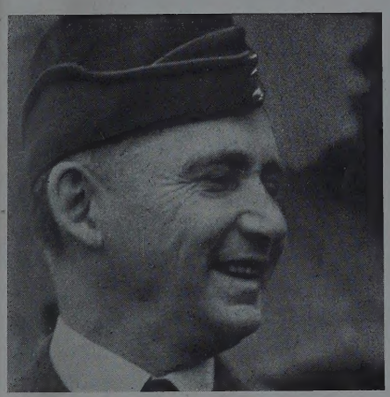
Veuillez m'envoyer gratuitement votre livre de 28 pages sur Linguaphone et les détails pour faire un essai gratuit de 8 jours chez moi.

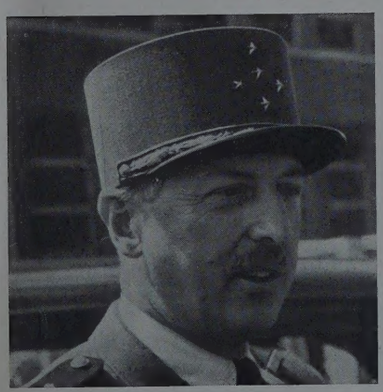
Pour la Belgique : 18, r. du Méridien. Bruxelles.

6ème ANNÉE — NUMÉRO 272 30 DÉCEMBRE 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

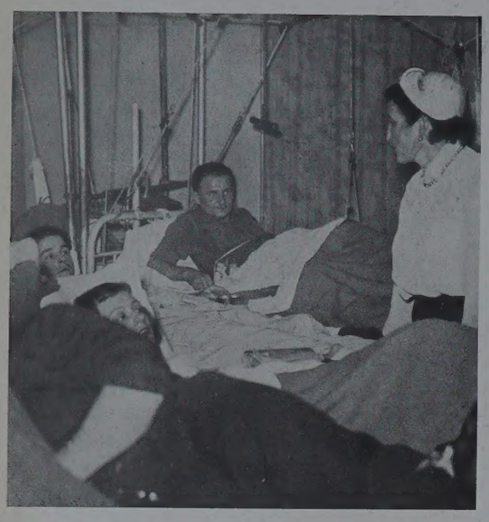
LES DÉCISIONS DE BRUXELLES





A Bruxelles, la conférence du Conseil atlantique, qui réunit les ministres de la Défense et des Affaires étrangères, a étudié et approuvé les textes relatifs à la défense occidentale et à l'association de l'Allemagne à cette défense. Elle a été suivie d'entretiens franco-anglo-américains au cours desquels les Trois, MM. Bevin, Acheson et Schuman, se sont mis d'accord sur la réponse à faire à la proposition soviétique du 3 novembre suggérant une réunion à quatre. Aux termes des décisions de Bruxelles, l'état-major de Fontainebleau sera intégré à celui de l'Alliance atlantique, dont le chef sera le général Eisenhower, qui devient le commandant suprême. Des fonctions spéciales seront attribuées au maréchal Montgomery dans la nouvelle organisation. Nos photographies montrent : à droite, le général Eisenhower ; à gauche, en haut, MM. Moch, Schuman, Acheson ; en dessous, les adjoints du général Eisenhower : à gauche, le général Tedder (Grande-Bretagne) ; à droite, le général Juin (France), et, en bas de la page, à gauche, le général Kœnig ; à droite, le maréchal Montgomery.

ACTUALITÉS MONDIALES DE



CLAMART. A l'hôpital Percy, M^me^ Gaston Monnerville, femme du président du Conseil de la République, a assisté à l'Arbre de Noël des blessés d'Indochine, parmi lesquels on remarquait une jeune infirmière.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

M. CHARLES WILSON, ancien président de la General Electric Cy, a été placé à la tête de l'Office de mobilisation créé à la suite de la proclamation de l'état d'urgence aux Etats-Unis. Il devient ainsi l'homme le plus puissant des U. S. A. après le président Truman, devant lequel seulement il est responsable.

PARIS. Comme chaque année, l'Armée du Salut a dressé dans les rues les marmites destinées à recevoir les oboles des passants. Pour donner un peu de joie aux pauvres les offrandes tombent, nombreuses.

MADRID. La reprise des relations diplomatiques avec l'Espagne, proposée par les parlementaires qui s'étaient rendus à Madrid (ci-dessus), a été rejetée de justesse par la commission des Affaires étrangères.

PARIS. Journée fertile en émotions à l'Opéra, où avaient lieu les concours annuels pour le classement des sujets du corps de ballet. L'expérience de l'accompagnatrice a été précieuse aux futures étoiles.

STOCKHOLM. Le Dr. Ralph Bunche, qui, pour son action comme médiateur en Palestine, a reçu le prix Nobel de la paix, a rendu visite à la comtesse Bernadotte, veuve de son prédécesseur, qui fut assassiné.

ANVERS. Le transport de troupes *Kamina* quitte lentement le quai... Les volontaires du bataillon belge qui va combattre en Corée sous le drapeau des Nations Unies agitent les bras en signe d'adieu.

LONDRES. Selon une tradition observée dans la marine américaine, Christmas a réuni à l'ambassade des U. S. A. des enfants de familles modestes et les équipages de navires mouillés en divers ports.

HANOI. Les Vietminh ne s'attaquent pas seulement aux troupes franco-vietnamiennes, mais également aux civils. Témoin cet autocar qui a sauté avec ses voyageurs sur une mine dissimulée sous une route du Tonkin.

LA SEMAINE

HUNGNAM. Dans cette localité sont enterrés les « marines » tués aux combats de Chongjin. Devant leurs humbles tombes, le général Smith, commandant la 1re division, est venu se recueillir une dernière fois.

BOMBAY. Les funérailles du sardar Patel, vice-premier ministre de l'Inde, se sont déroulées devant un demi-million de spectateurs éplorés et c'est avec peine que le cortège a pu se frayer passage dans la foule.

HELSINKI. Le président Paasikivi a tenu à remettre lui-même au célèbre compositeur Sibelius, que la *Valse triste* a rendu populaire, les insignes de la Rose blanche pour son quatre-vingt-cinquième anniversaire.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Cette année qui se termine dans l'anxiété, qui se termine ainsi pour tous, oui, je dis bien pour tous, car je ne suppose pas qu'ils sont tranquilles ceux qui, dans le désordre général, nourrissent d'ambitieux desseins et rêvent d'imposer coûte que coûte leur domination, cette année, qu'il nous soit donné de la considérer avec une attention impartiale, avant qu'elle ne s'engloutisse dans l'abîme du temps, avant qu'elle ne sombre, avec toute sa cargaison de surprises et de malheurs, dans les ténèbres de l'histoire.

Elle n'a pas commencé dans une atmosphère de liesse et de détente, l'année 1950. Mal remis des secousses de la seconde guerre mondiale, les peuples, à de rares exceptions près, regardaient avec circonspection le développement de ce que les observateurs appellent volontiers la conjoncture. La guerre blanche entre l'Extrême-Occident et le monde soviétique se poursuivait en divers points de la planète, et tout d'abord en Europe. Les ruines, laissées par la dernière catastrophe, étaient encore presque fumantes et, pour des populations épuisées, la réparation s'annonçait longue, pénible, onéreuse. Le conflit qui, depuis longtemps déjà, oppose la race blanche aux races de couleur allait s'aggravant, malgré les efforts des peuples qualifiés colonisateurs, peuples dont certains cherchaient avec bonne foi à demeurer dans les bornes de leur mission civilisatrice. La guerre d'Indochine menaçait de s'éterniser.

Les hommes, toutefois, s'abandonnaient à l'espérance, parce que l'on ne peut pas vivre éternellement dans l'angoisse. Les paysans cultivaient leur terre, les ouvriers, en dépit des querelles sociales, fournissaient l'effort nécessaire au rétablissement d'un juste équilibre. Savants, artistes et lettrés se livraient de nouveau à la recherche. Les peuples indépendants recommençaient de respirer, à petits coups, et même de faire des projets.

La guerre de Corée a soudainement rejeté les sociétés humaines dans le trouble de l'appréhension. Ce que n'avaient pu faire les chicanes berlinoises, les controverses diplomatiques et même la guerre d'Indochine, la guerre de Corée l'a fait d'un seul coup. Le monde entier a mesuré la gravité du péril.

Pouvons-nous penser que les deux masses humaines en présence, pour résoudre leur différend, devront déchaîner un massacre universel ? Si l'on entend répondre à cette question avec sang-froid, il convient d'abord d'examiner les forces en présence. La guerre de Corée a marqué la première rupture sanglante entre le monde oriental et le monde occidental, car la guerre d'Indochine, hélas ! n'avait pas tenu lieu d'avertissement pour tous les peuples dits démocratiques.

A peine engagées les forces des Nations Unies, la presse du monde entier a enfin compris qu'il existait un énorme déséquilibre entre les puissances adverses. La Russie soviétique possède actuellement une armée considérable. Il est grand temps de s'en apercevoir ! La Russie soviétique est entourée de satellites qu'elle manœuvre comme le joueur les pions d'un échiquier. Elle dispose, dans tous les pays qu'elle menace, de « cinquièmes colonnes » qui peuvent représenter, en certains endroits, jusqu'à vingt pour cent de la population. Elle enseigne une doctrine ferme. Elle joue et gagne à tous coups, comme autrefois Hitler, ce qui rallie les hésitants et entraîne les opportunistes.

De l'autre côté, les pays occidentaux donnent le spectacle absurde et presque scandaleux de la mésentente et du désarroi. La formation d'un bloc cohérent, bien armé, résolu, rassemblé sur un idéal commun qui serait, qui est, nécessairement, le salut d'une civilisation admirable, voilà ce qui fait l'objet de palabres incessantes, confuses, dérisoires, sans la moindre efficacité. Nous apprenons chaque jour que des comités ont tenu séance. Ils ont décidé que les pays occidentaux devaient s'associer et forger une armée. Gravement, ils ont déclaré que cette œuvre demanderait au moins deux ans. Ces messieurs s'imaginent-ils que l'adversaire leur laissera deux ans? En ce cas, ils ont bien tort.

Il est assurément difficile de former une armée excellente en huit jours. Les nations d'Occident peuvent, du moins, déclarer, tout de suite, qu'elles sont d'accord pour soutenir une lutte éventuelle, pour la poursuivre sans faiblesse, malgré les inévitables revers du début, malgré les revers qui, du moins, démontreraient, à la face du monde, leur impréparation, c'est-à-dire leur bonne foi. C'est une petite consolation, c'est quand même une justification.

Si, d'un seul élan, d'une seule voix, si l'Europe se déclare et si, tout aussitôt, la civilisation atlantique se manifeste, le monde est sauvé d'un irréparable désastre. En ce cas, et en ce cas seulement, l'année 1951 commencera dans la confiance et dans l'espoir. Mais, il n'y a pas de temps à perdre.

JAPONAIS AU SERVICE DES ALLIÉS SE PROTÈGE DE FAÇON PITTORESQUE CONTRE LES VAPEURS DE L'ESSENCE DONT IL MPLIT LES RÉSERVOIRS DE NOTRE AVION. LES MASQUES N'ONT-ILS PAS TOUJOURS ÉTÉ FAMILIERS A SES COMPATRIOTES ?

SUR UN AÉRODROME NORD-CORÉEN DES SOLDATS PRÉPARENT LES NOMBREUX COLIS A PARACHUTER.

EN CORÉE

AVEC LE BATAILLON FRANÇAIS

DE L'O. N. U.

AU-DESSUS DE LA MER

DU JAPON

par notre envoyé spécial PAUL MOUSSET (*)

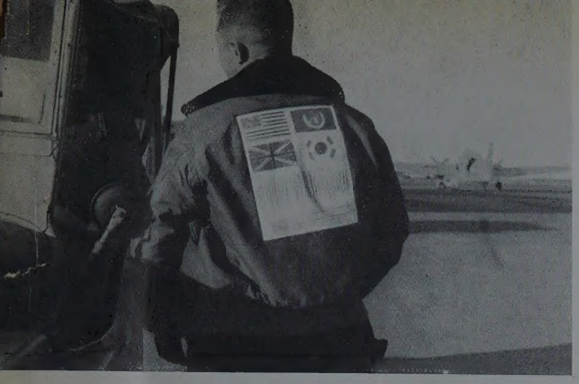
L'UTILISATION DES AVIONS POUR L'ÉVACUATION DES BLESSÉS PERMET AU SERVICE DE SANTÉ AMÉRICAIN DE SAUVER UN GRAND NOMBRE DE VIES HUMAINES.

J'ÉCRIS ces lignes dans la cabine de pilotage d'un Douglas C 47. Il est 9 heures du soir. L'appareil survole à assez haute altitude la ville de Wonsan et revient de Janpo, près d'Hamhung. Rien hier ne laissait prévoir ce bond au nord du 38e parallèle qu'a rendu possible une rencontre fortuite sur un aérodrome du sud du Japon. Quoi qu'il en soit, vêtu de six épaisseurs de laine et chaussé de ces énormes souliers de caoutchouc qui donnent à chacun l'aspect d'un homme-grenouille, je partais ce matin à bord d'un bimoteur de l'Air Force américaine. Le pilote, un jeune capitaine, et les trois membres de l'équipage disparaissaient sous fourrures et lainages.

Le but de notre équipée justifiait ces précautions vestimentaires. Nous nous rendions dans la région du réservoir de Chosin, où six divisions chinoises encerclent la 1re division américaine de Marines. Exactement à Hagaruri. Depuis quelques jours, en effet, fonctionnait entre le Japon et la frontière de Mandchourie un pont aérien permettant aussi bien d'approvisionner les troupes que d'évacuer malades et blessés. Quatre heures de voyage à une altitude moyenne de 9.000 pieds, quatre heures de voyage au-dessus d'une côte ensoleillée, heureuse, d'une mer calme et bleue nous amenèrent à Hamhung. Dans ce grand port, des jonques aux voiles rectangulaires et aussi des navires de guerre en assez grand nombre. Quelques courtes minutes plus tard un aérodrome se démasquait : Janpo. Cet aérodrome coréen hurlait l'Asie. Par son décor : au milieu d'un cirque de montagnes. Par sa couleur, ce beige roussâtre qui, autant que la silhouette des crêtes, évoque infailliblement le chameau. Par le bivouac, les agglomérations de tentes qui encombraient la plaine. Cet ensemble extraordinaire, j'allais avoir tout loisir de l'examiner en détail. J'ignorais alors pourquoi et comment.

Nous atterrîmes dans un grand brouillard : fauchés par les roues de l'avion, le

(*) Voir *France-Illustration* du 18 novembre, du 9 et 23 décembre 1950.



LES AVIATEURS PORTENT UNE PANCARTE QUI INDIQUE LEUR NATIONALITÉ ET UN BONNET MANDCHOU.

LES MONTAGNES DE LA FRONTIÈRE MANDCHOUE APPARAISSENT PAR LA « PORTE » ARRIÈRE DU C 119.

déplacement d'air de l'hélice, des milliards de fragments d'herbe gelée obscurcissaient l'atmosphère d'une poussière de balle d'avoine. Par un froid qui gerçait presque instantanément les lèvres, je mis pied à terre. Aussitôt je m'étonnais de l'ordre, de l'activité régnant sur les quelques centaines d'hectares de ce terrain. Toutes les dix secondes, un avion touchait le sol, ou prenait l'air. Ces bivouacs, vus un peu légèrement du ciel, se révélaient ce qu'ils étaient : de petites villes. Munies de poêles, les tentes étaient, à la mode américaine, surchauffées. Les Chinois se trouvaient à quelques kilomètres. Nul ne savait quand et où ils attaqueraient. Les débris d'un appareil abattu par eux non loin fumaient encore. C'était, par une température de toundra, auprès d'une mer qui par endroits rappelait la banquise, au milieu de montagnes poudrées de neige, une organisation gigantesque. Une seule personne en assumait la charge, un très jeune lieutenant-colonel aviateur, choisi par cet homme surprenant, ce « roi du pont aérien » qu'est le général Turner.

PARACHUTAGE AUX « MARINES »

Aussi compétent, aussi aimable qu'il fût, ce colonel ne s'en opposa pas moins à mes projets. Il se déclarait, certes, tout prêt à me mettre à bord d'un avion pour la région encerclée, mais il ne voulait point avoir sur la conscience la mort d'un correspondant de guerre français. Il se reprochait déjà assez, dit-il, d'avoir laissé Premonville et Daudy, de l'agence France-Presse, passer la nuit chez les Marines... Réponse absolument négative, par conséquent ? Absolument ! Exigeais-je une compensation ? Eh bien, j'accompagnerai l'équipage d'un Fairchild C 119 qui s'en allait parachuter vivres et munitions à une unité de Marines.

Si chez les Américains les décisions sont parfois longues à prendre, l'exécution ne traîne jamais. Assis derrière le navigateur, je m'envolai peu après et entamai une des expériences les plus curieuses que des vols nombreux m'aient jamais procurées. Non parce que j'empruntais pour la première fois un de ces appareils à fuselage double, à la nacelle toujours ouverte sur le vide à l'arrière, mais parce que, lourdement chargé, ce « wagon de marchandises volant », aussi appelé « cercueil volant », s'attaquait directement à la barrière de montagnes qui défend la Mandchourie. Et ces montagnes, celles que nous dépassions à l'est, celles que nous allions affronter droit devant nous, rappelaient si bien les anciennes peintures chinoises sur soie que l'esprit s'évadait brusquement hors du temps.

Mais étions-nous là pour admirer le paysage ? Nous l'admirions moins que nous ne scrutions le terrain. Car si les massifs aux flancs trop abrupts gardaient mal la neige, blanches étaient les vallées et la plaine au milieu desquelles scintillait la glace de rivières ou de ruisseaux. Enfermés dans la cellule en plexiglas de l'équipage, nous surveillions donc le vol et ses dangers cependant qu'avec une lenteur apparente le mur rose et brun des montagnes se rapprochait de nous. Le pilote n'oubliait-il pas la promesse à moi faite de me prévenir de l'arrivée sur l'objectif ? Non. Il levait soudain les doigts écartés de sa main droite. « Dans cinq minutes nous larguons tout ! », me dit le navigateur. Gêné par mon parachute, je m'arrachai à mon siège pour me rendre dans cette partie de l'appareil d'où allait se faire l'envoi. D'en bas on tirait sur nous. Des éclairs fugitifs marquaient les départs des coups. Devant la baie grande ouverte de ce wagon aérien quelques hommes entouraient une masse de caisses, de containers, de récipients de toutes sortes, attachés par petits paquets, chacun relié à un parachute. Le couteau à la main, un sergent accroupi dans un coin n'attendait qu'un signal pour précipiter la cargaison sur le point choisi.

L'avion vira sur l'aile, courut parallèlement au flanc d'une vallée. Cramponnés à l'une des parois, nous vîmes défiler à une vitesse folle les moindres accidents du relief, la neige parsemée des taches innombrables, colorées, d'autant de parachutes disant assez que 2.000 tonnes de vivres et de munitions avaient déjà atteint leur but. Puis, tout d'un coup, l'appareil se redressait. Un ordre s'échappait du poste de pilotage. Le sergent tranchait une ficelle. Le C 119 abaissait légèrement son fuselage. Poussée par tous les hommes présents, l'énorme amas de caisses et de récipients glissait sur des galets de roulement, basculait, tombait. Presque aussitôt les parachutes s'épanouissaient. Une floraison de champignons rouges, jaunes, verts s'interposait pendant quelques secondes entre nous et le sol couvert de neige. Puis les parachutes s'abattaient, se dégonflaient. Tout en bas, des hommes, gros comme des fourmis, se précipitaient vers les points de chute. Le bombardement pacifique terminé, l'avion amorçait un nouveau virage, gagnait de la hauteur. La fusillade reprenait de plus belle. Bientôt nous étions hors d'atteinte. Collés aux hublots, nous regardions de tous nos yeux ces poignées d'hommes éparpillés dans la nature, dans la neige. Certains marchaient ; d'autres, groupés, semblaient discuter. Nous voyions leurs trous individuels, leurs éléments de tranchées, leurs petites tentes protégées par des murets. Ainsi, c'étaient là les débris d'une division... Entre le lieu, les effectifs mis en œuvre, l'allure générale de ce demi-répit et l'enjeu final de la partie le contraste se révélait oppressant. C'était sur ces hommes désœuvrés, libres en apparence, et qui ne pouvaient jusqu'ici tendre vers la côte sans provoquer de riposte sanglante, que Tokio, les Etats-Unis gardaient les yeux fixés.

LE SILENCE DU CAPORAL

La nuit tombait à notre retour près d'Hamhung. D'immenses feux de camp ajoutaient au pittoresque des tentes, des avions argentés, des dépôts de munitions plus qu'ils ne contribuaient à la sécurité. Le froid, supportable aussi longtemps que le tempérait le soleil, devint intolérable. Les avions n'en continuèrent pas moins à prendre le départ ou à atterrir. Des chasseurs à réaction sillonnaient le ciel. Il n'y avait plus rien à voir... Le pilote d'un C 54 m'offrit une place dans son avion. Il évacuait des hommes arrachés à cette région même que je survolais peu de temps auparavant. Des Marines. En attendant que l'appareil partît, je parlai avec eux. Tous avaient été blessés. Beaucoup avaient en outre les pieds, les mains gelés. Allongés sur leurs brancards, ils ne pouvaient supporter le contact d'aucune couverture et certains souffraient horriblement. Les moins touchés racontaient leurs luttes, la technique d'attaque, presque exclusivement nocturne, mise au point par les Chinois. Ils admettaient le caractère acharné des combats, mais affirmaient ne pas comprendre le pessimisme deviné par eux depuis leur arrivée à Janpo. « Maintenant que notre général a évacué ses blessés, rien, disaient-ils, ne peut empêcher les Marines restants de gagner la mer. » « Enfin, s'exclamaient-ils, nous avons des tanks, de l'artillerie, la suprématie aérienne ! Même une marée humaine doit compter avec ça. » « Non, faisaient-ils en conclusion, nous ne pouvons pas avoir perdu la partie ! »

— Est-ce votre avis ? demandai-je à un caporal barbu qui nous écoutait.

Il avait deux balles de mitraillette dans le coude. Ses pieds n'étaient plus qu'une plaie. Il hocha la tête.

— Monsieur, me dit-il sans méchanceté aucune, je préfère ne rien vous dire. Pour la première fois de leur histoire, les Marines ont dû battre en retraite. C'est un fait. Eh bien, il y a des faits que j'aimerais mieux voir passer sous silence...

CHAQUE JOUR, LES HABITANTS DES BOURGS ÉVACUÉS REVIENNENT VERS LA COULÉE, ESPÉRANT LA VOIR S'ARRÊTER. MAIS CHAQUE JOUR, ELLE PROGRESSE ET, PIED A PIED, ILS DOIVENT RECULER.

PAR TRENTE-SEPT BOUCHES

L'ETNA

VOMIT LA LAVE

Les Siciliens dont les habitations s'élèvent non loin de l'Etna suivent avec anxiété le cours de l'éruption. Celle-ci a commencé le 25 novembre. L'alarme fut vive, en particulier le troisième jour. Puis un calme relatif s'établit et l'espoir revint. Mais une deuxième fois le volcan recommença à déverser la lave. Nouvelle accalmie et reprise plus virulente encore. Qu'on songe que pendant les quinze premiers jours de son activité l'Etna n'a pas vomi moins de 400 millions de mètres cubes de lave. Les spécialistes estiment qu'au cours de la dernière phase le débit horaire des trente-sept bouches ouvertes aux flancs de la montagne atteignait 102.000 mètres cubes.

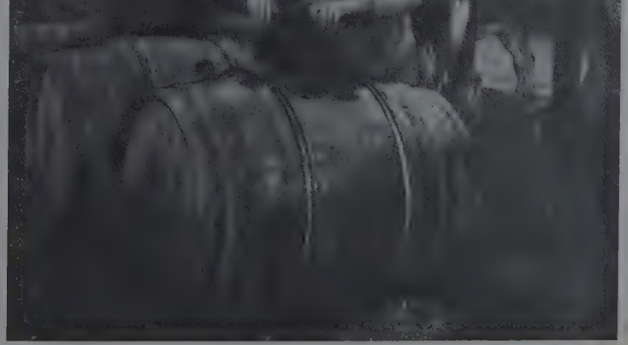
Des cratères sortent des flammes rouges et orangées. Les cendres pleuvent sur les campagnes. De sourds grondements font frémir le volcan, des explosions le secouent et autour la terre tremble.

Les curieux sont accourus pour contempler ce spectacle, plus dramatique encore la nuit quand la lave incandescente coule vers les champs et les vergers. Elle descend en vagues qui s'étalent sur un front de 700 à 900 mètres et dont l'épaisseur varie entre 7 et 30 mètres. Les bourgs et les villages voisins, Milo, Fornazzo, Renezzo, ont été évacués. Impuissants, les habitants, campés comme ils peuvent, regardent la coulée embrasée qui dévale vers leurs maisons. Ils implorent les saints, et processionnellement, conduits par l'évêque, supplient le ciel d'arrêter le fléau. Les savants se montrent naturellement réservés sur l'évolution du phénomène. Comment assurer que le volcan s'apaisera ? En 1812 l'éruption dura un an. Les pauses peuvent n'être que de brefs et trompeurs répits. Et les pauvres gens qui vivent sous la menace du terrible mont de feu s'interrogent. De quoi demain sera-t-il fait ?

Inexorable, la coulée ardente écrase et brule a la fois tout ce qu'elle rencontre sur son passage. En quelques minutes, cette maison de Caselle del Vescovo a été ainsi anéantie.

Les dents serrées de rage, ce paysan de Formazzo regarde de loin bruler sa ferme.

Les vignerons de la région comptent plus sur les camions et les mulets que sur les processions pour abriter leurs vins.



LE REARMEMENT DE LA FRANCE
DANS LA CONJONCTURE EUROPÉENNE

par le général DE MONSABERT

L'INTÉGRATION du réarmement de la France dans un système européen est une nécessité trop connue pour demander démonstration. Il ne faudrait pas, cependant, que cette formule pût servir de faux-fuyant tendant à éviter des charges et à réduire des frais. Trop de « Français moyens » se leurrent de cet espoir, que l'attitude officielle n'a que trop entretenu !

La création d'une armée européenne ne saurait diminuer la participation de chaque Etat. Le but à atteindre est de contre-balancer d'entrée de jeu la puissance adverse. Le dernier enseignement de la guerre de Corée vient de prouver à nouveau que la question effective est désormais inéluctable. Il faut que l'Occident retrouve le bénéfice de la supériorité numérique de sa population. L'armée européenne réclamera l'effort maximum de chacun.

Que sera cette armée ?

Le mode d'amalgame des différentes unités nationales a fait l'objet de discussions difficiles et réclamera sans doute encore bien des mises au point avant d'aboutir. La nature même de l'ensemble est-elle définie ? La nomination d'un commandant en chef du super-théâtre atlantique ne manquera pas, espérons-le, de faire progresser la question. C'est à dessein qu'on parle ici de commandant en chef de super-théâtre et non d'armée européenne. S'il fallait en croire les journaux, les attributions du général Eisenhower ne dépasseraient pas le commandement de l'armée européenne : elles seraient alors bien trop restrictives et le problème stratégique resterait entier.

On sait quelle avait été la thèse de base du gouvernement français.

« L'armée européenne ne saurait être, comme celle des coalitions de jadis, la simple juxtaposition de grandes formations nationales ; elle doit se concevoir sous la forme d'unités amalgamées à l'échelon le plus bas possible ; elle relèverait d'un ministre civil de la Défense. »

On devine à quelle préoccupation répondait cette conception. Mais, avant d'étudier ce point particulier, il paraît nécessaire d'examiner le problème sous son aspect général.

Remarquons tout d'abord que nous sommes loin, dans l'évolution de notre union européenne, de la fusion des Etats-Unis d'Amérique. La question ne s'y est jamais posée comme sur le nôtre. Les races d'origines diverses qui les ont formés n'apportaient pas sur un sol vierge leur terre natale à la semelle de leurs souliers ni dans leurs mains les témoins et les trésors de leur histoire. Ils ont dû se forger une commune patrie !

DANS l'état actuel de nos pays occidentaux on ne saurait faire de forces alliées valables sans disposer à la base d'armées nationales cohérentes et solides.

Cette nécessité résulte, entre autres, de trois raisons principales :

la cohésion du corps de bataille et son renforcement ;

la défense intérieure et en surface de chaque pays ;

la valeur morale de l'armée intimement liée à celle de sa nation.

Le problème de la *cohésion* limite la nature de l'unité de base nationale rentrant dans l'amalgame de l'armée européenne. Les praticiens du champ de bataille sont unanimes à reconnaître les faiblesses inhérentes aux points de liaison entre unités différentes d'un même pays : à plus forte raison entre unités de pays différents.

La liaison nécessairement de plus en plus étroite des trois armées de terre, de mer et de l'air, la fusion plus étroite encore des armes conditionnent également la réalisation de la cohésion à l'intérieur d'une force internationale. Comment multiplier à l'excès la question des responsabilités à prendre au combat ? Il n'est pas un guerrier qui n'en connaisse le prix.

De même le problème des relèves... et encore celui des transmissions, si délicat, si nécessaire !

Dans ces conditions, on peut penser qu'un commandant d'armée de la grande armée européenne aura le plus souvent tendance à grouper pour une même mission des grandes unités d'un même pays.

On ne saurait donc descendre comme formation nationale de base au-dessous de ce que les techniciens appellent l'unité de bataille, aujourd'hui la division.

C'est un problème d'ensemble qu'on ne traite pas sous l'angle exclusif de la prudence à l'égard d'une partie associée dont on ne peut par ailleurs nier la nécessité du concours, ne fût-ce que pour résoudre l'indispensable problème des effectifs. On nous dit bien que les formations allemandes seules seront limitées dans leur composition et dans leur nombre ; mais qui ne voit que leur intégration dans les divisions alliées risque de compromettre la cohésion et le rendement de ces dernières.

Les véritables précautions à prendre en cette occurrence résideront dans l'exclusive mise sur les services pour lesquelles les formations allemandes seraient restées tributaires d'organes alliés et sur l'interdiction de hauts états-majors nationaux.

Quant au ministre civil de la Défense européenne, on voudrait bien connaître ses attributions, le territoire et les forces relevant de son autorité, ses rapports avec le commandant en chef du théâtre, etc.

Ne chercherait-on pas par ce moyen à esquiver des responsabilités, fût-ce en apportant au problème déjà difficile une complication supplémentaire ?

La défense en surface du territoire demeure forcément pour chaque pays une question d'ordre purement national. Dans les luttes futures la sécurité des arrières serait une des conditions essentielles de la solidité des fronts. Elle serait, de ce fait, particulièrement menacée. La défense intérieure exigera surtout, au début, des unités de même nature que celles du corps de bataille dont elles constituent d'ailleurs le deuxième échelon.

Agir autrement serait commettre, outre une faute tactique, une erreur psychologique d'une portée considérable.

Quelles forces seront donc chargées de la défense en surface du territoire allemand ?

Enfin, la forme totale de la guerre, autant que son caractère idéologique, réclame *une union plus intime que jamais entre la nation et son armée.*

Elles vivent du point de vue moral dans une dépendance étroite. Former des contingents pour les incorporer dans de grandes unités collectives ne permettrait jamais de créer et d'entretenir ce climat. C'est dans le creuset du service militaire que se forge en particulier la mentalité d'un pays, et le stimulant d'un esprit national est la part de responsabilité dans la défense de la nation et non l'espoir placé dans une force anonyme où l'on pourra toujours rejeter sur le voisin les fautes qu'on n'aura pas moins commises.

Il en est de l'armée européenne comme de la fédération de l'Europe. Elle ne saurait avoir de force qu'autant que les Etats participants y apporteront la valeur intangible de leurs qualités nationales. C'est par l'émulation des nationalités dans la défense d'un même idéal qu'elle trouvera son équilibre et non dans une fusion d'ailleurs irréalisable sans délai problématique et sans danger sérieux de ne pas atteindre le but poursuivi.

LA formation de l'armée européenne aurait dû être l'occasion d'affirmer notre autorité et d'asseoir notre influence dans un problème dont nous aurions dû réclamer la direction. Notre attitude est la conséquence d'une politique qui n'a jamais visé à donner à notre pays la place que lui imposait sa mission séculaire. Loin de pratiquer une politique vraiment nationale dans le cadre européen, nous n'avons eu d'autres soucis que d'amoindrir nos charges et nos devoirs en les noyant dans une entreprise collective anonyme où nous restions à la remorque d'autres grandes puissances.

Ce lourd handicap nous vaut aujourd'hui bien des déboires tant en Europe qu'en Asie.

Or le problème de la constitution de la Fédération européenne repose tout entier aujourd'hui sur l'entente définitive entre la France et l'Allemagne. Il ne s'agit pas seulement de rétablir l'équilibre des forces entre l'Occident et l'Eurasie, mais de reconstruire l'Europe sur des bases idéologiques.

L'avenir de nos relations avec nos voisins de l'Est est conditionné par la renaissance d'une Allemagne inféodée à l'idéal commun de l'Europe occidentale. Face à cette Corée du Nord que constitue la Germanie de l'Est, retournée contre l'Occident et soutenue par les Etats satellites asservis par l'U. R. S. S., elle doit reprendre la mission qu'elle tenait du Saint-Empire romain germanique : tenir les marches de la chrétienté contre les grandes invasions qui se préparent.

L'indifférence de la population allemande ne pourrait que nous nuire ; sa neutralité serait le moyen le plus sûr de la retourner contre nous. C'est l'œuvre qu'il importe de réussir, et c'est à nous de l'accomplir. Nous devons d'autant plus peut-être proclamer révolus les temps de nos discordes que nous avons été les victimes des luttes passées. Loin de se laisser imposer une solution que les peuples anglo-saxons ne voient après tout qu'à travers leurs risques d'intervention sur le continent, c'est à la France de comprendre le rôle qui lui incombe dans une entente qui est sa garantie et qui seule lui permettra de remplir sa mission en prenant la tête de cette véritable croisade qu'est la défense de l'Europe occidentale.

CETTE même raison voulait que nous tendions une main fraternelle à notre voisine d'outre-Pyrénées. L'intérêt de recevoir l'appoint d'une armée solide, entraînée et nombreuse n'était pas seule en jeu ; mais l'absence de l'Espagne de la Fédération européenne est un non-sens au moment où le monde civilisé s'apprête à défendre les mêmes valeurs si péniblement reconquises sur la terre ibérique. Il n'est que de penser aux risques que la France et l'Europe ne manqueraient pas de courir si le communisme avait triomphé en Espagne, établissant un bastion soviétique à l'autre extrémité de l'Europe, nous coupant de notre Afrique du Nord alors directement menacée ; brisant enfin les liens de latinité, véhicule premier de la civilisation dont nous nous réclamons.

C'est bien mal connaître la fierté espagnole et sa conception sentimentale du Vieux Monde que de nous présenter demain obligatoirement à elle à la remorque des Anglo-Saxons au lieu d'avoir eu spontanément envers elle le geste de solidarité latine qu'elle attendait.

L'axe Madrid-Paris-Berlin représente, quoi qu'on fasse, la véritable épine dorsale de la défense occidentale. On a montré dans un précédent article comment il s'articule sur l'axe Rabat-Gabès (1) qui traverse des territoires relevant entièrement de notre autorité. Notre rôle stratégique découle de cet examen géographique tout en s'inscrivant dans la mission plus vaste que nous impose l'histoire.

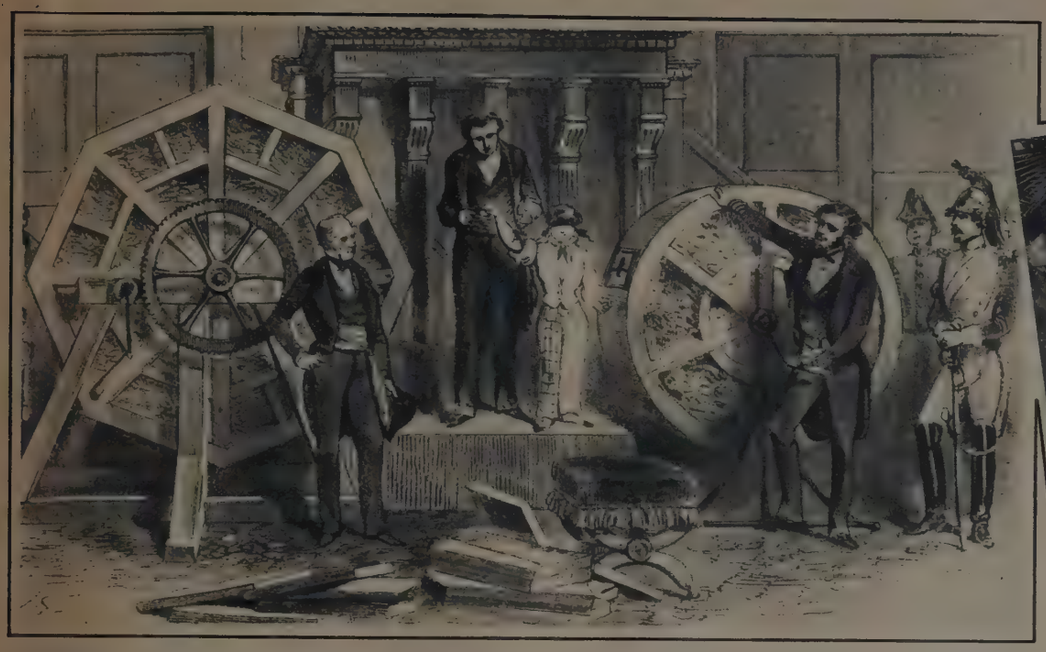
Au lendemain victorieux d'une défaite qui a été en réalité une catastrophe européenne, nos hommes d'Etat se sont trouvés devant un dilemme impérieux : ou bien renoncer à une mission dans laquelle personne en fait ne nous pouvait remplacer et nous mettre, avec l'Europe, à la remorque d'une grande puissance d'un autre continent ; ou bien surmonter les conséquences de notre défaite et reprendre à travers la victoire le chemin tracé par nos devoirs séculaires en poursuivant la ligne de la grandeur française.

Combien se sont effrayés d'une tactique leur paraissant démesurée au lieu de méditer cette pensée profonde du cardinal de Richelieu :

« Aux entreprises dont le fruit n'est pas présent il faut employer de grands esprits, de grands courages, et personnes de grande autorité. Grands esprits pour qu'ils puissent prévoir une autorité éloignée, grands courages pour que les difficultés ne les empeschent ; grande autorité pour ce qu'à leur ombre beaucoup de gens s'y embarquent. »

(1) Voir *France-Illustration* du 25 mars 1950.

1850 ★ LA ROUE TOURNE... ★ 1950



1850 Au palais du Luxembourg a lieu le 28 mars le tirage de la loterie nationale des Arts et des Lettres. Le numéro 71.922 gagne le gros lot, qui s'élève à la somme — alors considérable — de 70.000 francs.

★ **1950** Chaque semaine a lieu un tirage de la loterie nationale. La tranche du demi-siècle comporte deux gros lots de 50 millions.

1850 Un essai d'application des machines à vapeur au labourage a lieu à Grimsthorpe, en Angleterre. On moissonne encore à la main et quinze minutes sont nécessaires pour faucher un are.

1950 Pour une même superficie, le blé est fauché et battu en trente-cinq secondes grâce aux moissonneuses-batteuses et de puissants tracteurs actionnent des charrues à socs multiples.

UN SIÈCLE DE PROGRÈS A CHANGÉ LA FACE DU MONDE MAIS NON LE CŒUR DES HOMMES

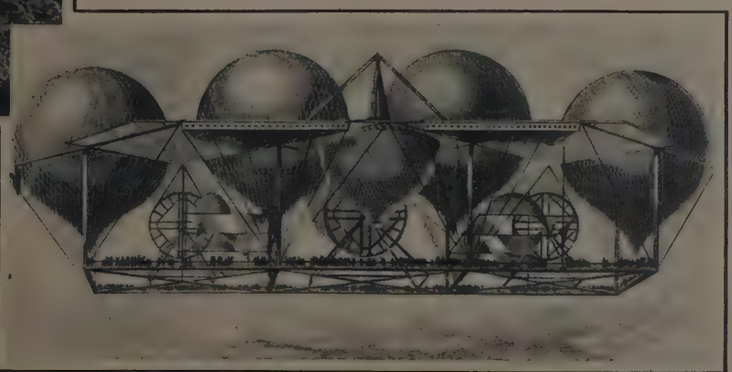
1850 Année de transition. Née dans les convulsions de 1848, la Seconde République n'a pu trouver d'assises solides dans le pays. Les travailleurs sont déçus de voir s'envoler tant de belles promesses. La bourgeoisie s'effraie du socialisme naissant, les paysans sont inquiets. Les ferments de liberté que 1848 avait fait éclore à travers l'Europe sont brutalement étouffés.

En France l'atmosphère est propice pour un changement de régime. Le divorce s'accentue entre le pouvoir exécutif et une Assemblée nationale en majorité monarchiste. Mais Louis-Philippe meurt en exil et les orléanistes ne veulent pas se rallier au comte de Chambord, qui adresse un manifeste aux Français.

A la présidence de la République, le prince Louis-Napoléon révèle peu à peu ses aspirations au pouvoir absolu. Les militaires bonapartistes appellent l'empire. On arrache les arbres de la Liberté. Les lois restrictives qui frappent le suffrage universel et la presse, la campagne « revisionniste » sont les préludes de l'aventure dictatoriale qui se prépare dans l'ombre et que consacrera le coup d'Etat du 2 décembre 1851.

Paris, cependant, chante, danse et s'amuse. Les théâtres font salle comble. « La Dame aux camélias » et « Notre-Dame de Paris » triomphent sur le Boulevard. Au Français, Offenbach, peu connu encore, compose « la Chanson de Fortunio » pour « le Chandelier » d'Alfred de Musset, à qui l'Académie française va préférer Nisard.

Et Honoré de Balzac, au moment où la gloire, si longtemps rebelle, effleurait enfin son front, meurt à cinquante et un ans, épuisé par le travail, ayant marqué de son génie tumultueux l'immortelle fresque qu'il a brossée de la société française de cette première moitié du XIX[e] siècle.



1850 Chaque jour un inventeur propose quelque système de ballon, mais l'aérostation n'a guère progressé depuis ses débuts.

1950 Ce dirigeable américain détecte les sous-marins. Mais le ciel appartient aux avions, dont certains ont franchi le mur sonique.

LA RÉFORME ÉLECTORALE

1850. Une nouvelle loi électorale apporte de sévères restrictions à l'exercice du suffrage universel, dont trois millions d'électeurs sont exclus.
1950. L'Assemblée nationale doit se prononcer pour un nouveau système électoral sur lequel les partis de la majorité ont peine à se mettre d'accord.

LA REVISION DE LA CONSTITUTION

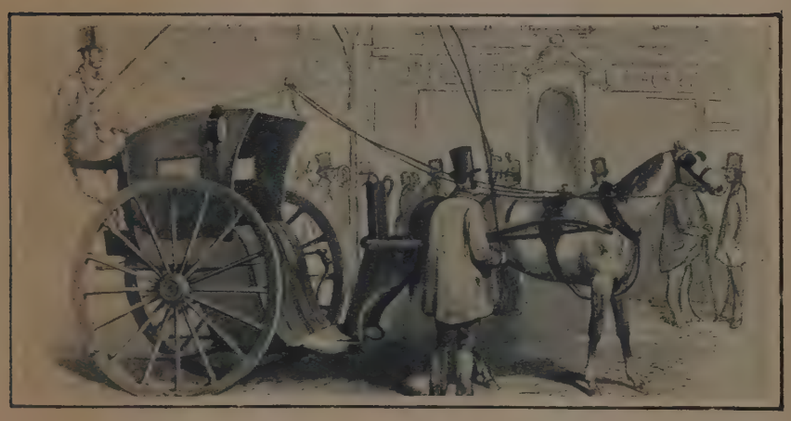
1850. 32 conseils généraux se prononcent contre la Constitution de 1848, dont le prince-président prépare l'abrogation.
1950. L'Assemblée nationale adopte un projet portant revision de plusieurs dispositions de la Constitution de 1946.

L'AMNISTIE

1850. Le décret envoyant en relégation les insurgés de Juin 1848 est adouci et des mesures de clémence sont prises en faveur des détenus politiques.
1950. Une loi portant amnistie pour faits de collaboration est votée, malgré l'opposition des communistes et des socialistes.

LES LOIS D'EXIL

1850. Une proposition d'abrogation des lois d'exil visant les familles de Bourbon et d'Orléans est ajournée.
1960. L'Assemblée nationale abroge les dispositions de la loi d'exil pour les membres des ex-familles régnantes.



PARIS
1850 - 1950

1850 Les chaussées des Boulevards sont macadamisées et cette nouveauté excite la verve des caricaturistes. Ici, c'est le dessinateur STOP qui nous montre (en haut, à gauche) un Parisien « allant voir sa voisine d'en face ».

1950 Une nouvelle goudronneuse comportant notamment un brûleur à mazout est mise en service dans les rues de la capitale. Entre temps, Paris a connu des machines noires et laides qui répandaient une âcre fumée.

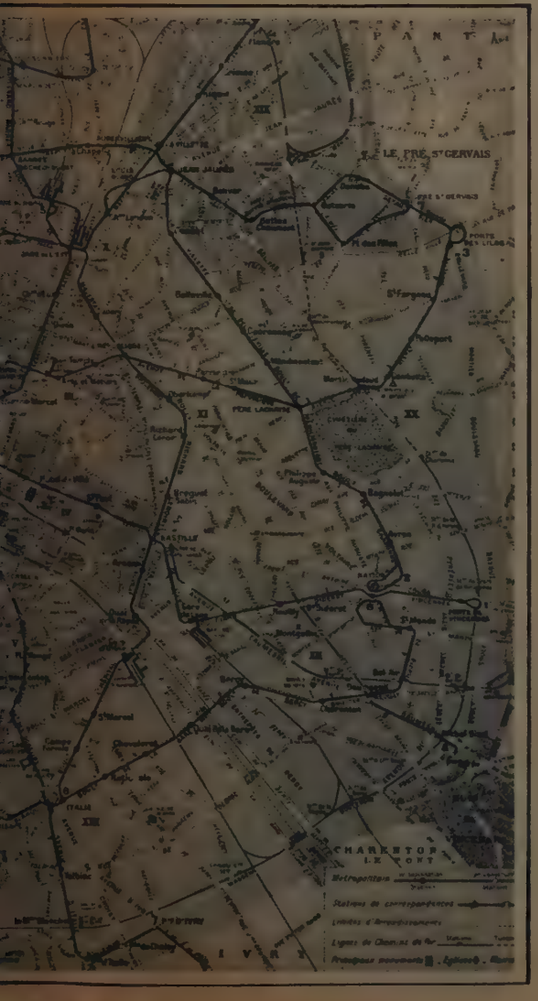
1850 Les cabs, qui connaissent depuis longtemps la grande vogue à Londres, sont introduits à Paris. Pour les utiliser il en coûtera 2 francs de l'heure — le salaire journalier d'un ouvrier des Ateliers nationaux de 1848.

1950 Avec cette moderne « Vedette », nous sommes loin des anciens fiacres et même des premiers taxis : les « automobiles en uniforme » (voir « France-Illustration » du 7 octobre) ont derrière elles une longue histoire.

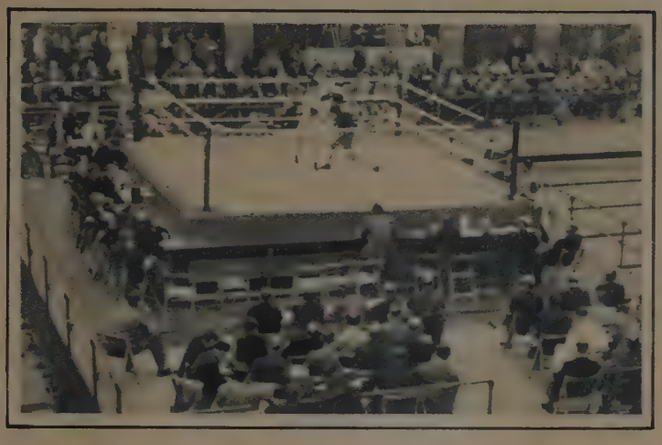
Echelle 33 000e

CARTES TARIDE
18 - 20, Boulevard St Denis - PARIS

En 1850, Paris étouffe encore dans le corset des boulevards extérieurs. Mais neuf ans plus tard Haussmann va doubler la superficie de la ville en lui annexant les communes situées à l'intérieur de l'enceinte fortifiée.



1850 Longtemps réservée à la « Gentry », la boxe tend à devenir en Angleterre un sport populaire. Le combat se prolonge jusqu'à épuisement de l'un des adversaires. On cite un match dont les 186 reprises durèrent 6 h. 3 m. !



1950 De grands matches internationaux attirent des milliers de fanatiques. La mort tragique de Marcel Cerdan a pris en France les proportions d'un deuil national, et le noir Ray Robinson est plus célèbre que Sir Alexander Fleming.

Il n'est rien de commun entre ce confortable « bicycle » et les élégants et légers vélos d'aujourd'hui.

1850 Il n'existe plus à Paris qu'un seul jeu de paume, situé passage Sandrier ; les amateurs de ce sport déplorent amèrement la décadence où il est tombé.

1950 Le tennis, auquel a fait place la paume, compte, lui aussi, des « supporters » fervents qui, chaque année, suivent avec passion les épreuves de la Coupe Davis.

1850 La réception d'une ambassade népâlaise aux pittoresques costumes conduite par Jung Bahadoor suscite l'amusement de très nombreux badauds.

1950 Au moment où les communistes chinois envahissent le Tibet, une conjuration fomentée par le premier ministre renverse le maharadjah du Népal [redacted] qui se réfugie aux Indes.

LE BUDGET DE LA FRANCE

1850. On s'inquiète du gonflement des dépenses publiques, qui atteignent 1 milliard 283 millions dans le projet de budget pour 1851.

1950. Le projet de budget pour 1951 prévoit 2.380 milliards de dépenses.

LES RETRAITES POUR LA VIEILLESSE

1850. Une loi est votée pour la constitution, sous la garantie de l'Etat, d'une Caisse de retraites pour la vieillesse.

1950. L'Assemblée nationale discute l'extension des retraites pour la vieillesse aux non salariés, et notamment aux agriculteurs.

LA PROTECTION DES ANIMAUX

1850. L'Assemblée législative vote la loi Grammont, destinée à mettre un terme aux mauvais traitements exercés sur les animaux.

1950. Des hôteliers français décident de recevoir dans leurs établissements les voyageurs avec chiens.

LES LAVOIRS PUBLICS

1850. Une loi est votée qui augmente le nombre des lavoirs publics dans les grands centres.

1950. Des laveries automatiques sont mises en service dans plusieurs quartiers parisiens.

FÊTES MANQUÉES

1850. Au Champ-de-Mars un grand spectacle aérien est interdit pour cause de pluie, et le public, mécontent, bouscule vivement le service d'ordre.

1950. La fête nautique nocturne qui clôture la Saison de Paris est ratée. L'attraction principale n'ayant pu être montée, les spectateurs en viennent aux mains avec la police.

COMMUNICATIONS RAPIDES

1850. On déroule de Douvres au cap Gris-Nez un câble isolé qui permettra les communications télégraphiques privées entre la France et l'Angleterre.

1950. Un voyageur, pour la première fois, peut communiquer téléphoniquement avec Londres d'un train roulant vers Washington.

L'UNIFICATION ALLEMANDE

1850. L'Allemagne sera-t-elle une fédération d'Etats ou un Etat fédératif ? La question est débattue à Francfort par les plénipotentiaires des différents pays allemands.

1950. L'Allemagne orientale soviétisée propose au gouvernement Adenauer une action commune pour l'unification allemande.

1850 Cette « embuscade » des quémandeurs d'étrennes est toujours d'actualité, mais la mode vestimentaire, la gravure de droite en témoigne, a beaucoup évolué en un siècle !

1900. LA BELLE EPOQUE...

Mounet-Sully, vu par Cappiello.

1900 A Marseille, le président Emile Loubet passe en revue les contingents français qui participeront à l'expédition de Chine.

ET LA NÔTRE

1950 Avant son embarquement pour la Corée, où il va rejoindre les forces de l'O. N. U., le bataillon français défile sur la Canebière.

IL Y A CINQUANTE ANS, DÉJA...

1900... Les regards des Occidentaux sont attirés — déjà — vers des événements lointains. Tandis qu'au Transvaal les Boers du président Kruger succombent dans la lutte héroïque qu'ils ont soutenue contre les Anglais, un autre drame se déroule en Extrême-Orient qui met la Chine aux prises avec les grandes nations.

Passée sous l'influence chinoise et convoitée par les Japonais, la Corée avait déjà été, en 1895, le théâtre d'un conflit sino-nippon où les soldats du Mikado, victorieux, prenaient conscience de leur jeune force qui allait, quelques années plus tard, triompher de la Russie tsariste. L'indépendance coréenne fut finalement respectée grâce à l'intervention des grandes puissances, mais l'installation de celles-ci dans une Chine en proie au désordre donnait naissance à un mouvement nationaliste vite débordé par les éléments xénophobes groupés dans les sociétés secrètes.

Favorisée par l'impératrice Tseu-Hi, une insurrection éclatait en 1900 sous l'impulsion des Boxers, les « donneurs de coups de poing du patriotisme et de la paix ». Leurs bandes, auxquelles se joignaient bientôt des réguliers chinois, pillaient les concessions européennes et massacraient les missionnaires. A Pékin même l'ambassadeur d'Allemagne était assassiné et les légations, assiégées.

La réaction des puissances se traduisit par la constitution — cinquante ans avant l'armée des Nations Unies — d'une force internationale où fraternisaient Russes, Anglais, Français, Allemands, Américains et Japonais. Ayant enlevé Tien-Tsin, le corps expéditionnaire marchait sur Pékin, où les légations étaient libérées, après avoir perdu 25 % de leurs défenseurs au cours d'un siège de cinquante-quatre jours. La Chine s'inclinait et un défilé triomphal des Alliés, auquel présidait le maréchal allemand comte de Waldersee, marquait la fin de la révolte des Boxers.

Pendant ce temps la France poursuivait en Indochine sa mission pacifique. L'ère des combats héroïques paraissait close. Le drame de Lang-Son était oublié et les populations connaissaient une paisible période de plein essor économique. En juillet 1900, Paul Doumer, alors gouverneur général, inaugurait la voie ferrée qui allait bientôt relier Hanoï à la province chinoise du Kouang-Si. A Bac-Ninh, à Dang-Cau, à Lang-Son, les populations, notables en tête, faisaient fête au représentant de la France, et à la frontière sino-tonkinoise Paul Doumer échangeait des paroles d'amitié et de paix avec le maréchal chinois Sou.

La roue tourne... Un demi-siècle plus tard la France a dû retirer ses troupes des mêmes localités du haut Tonkin sous la poussée des Vietminh équipés et armés par la Chine communiste qui, en Corée, tient également en échec les forces des Nations Unies.

1900 Les bandes à peu près inorganisées qui forment l'armée chinoise se rassemblent au son d'instruments étranges et primitifs.

1950 C'est par centaines de mille que les « volontaires » chinois, bien armés et protégés contre les rigueurs de l'hiver, ont franchi en masse la frontière sino-coréenne.

1950 « Halte aux bandits américains ! », proclame ce panneau de propagande nord-coréen qui prophétise le triomphe du communisme sur les « envahisseurs ».

1900 Des dessins xénophobes, telle cette gravure d'un journal de Changaï montrant les Européens en déroute, sont répandus à profusion par les Boxers.

L'INDOCHINE

« On affirme que l'entrevue de M. Paul Doumer et du maréchal Sou a eu des conséquences politiques importantes, qu'une tranquillité absolue nous est garantie sur les 500 kilomètres de frontière qui bordent notre Tonkin au nord-est. »

« L'Illustration », 22 septembre 1900.

1950 Après le drame de Caobang, les postes français le long de la R.C.4, Dong-Dang l'un des derniers, sont abandonnés.

1900 Dong-Dang est alors une bourgade à laquelle la ligne de chemin de fer de Hanoï au Kouang-Si va donner un nouvel essor.

1900 Ces soldats d'une milice locale qui, à la gare de Dang-Cau, présentent les armes au passage du train du gouverneur Paul Doumer sont les pères des partisans vietnamiens qui combattent actuellement aux côtés des soldats français pour que leur pays ne tombe pas sous la dictature communiste.

1900 Un « Congrès universel de la paix » est ouvert à Paris par Alexandre Millerand, qui est alors ministre du Commerce.

1900 : l'automobile du général de Négrier.
1950 : le « command-car » du général Juin.

LE TCHAD

1900-1950 L'explorateur Foureau et le commandant Lamy ont donné le Tchad à la France. Mais Lamy a trouvé la mort en même temps que notre ennemi, le chef Rabah. Aujourd'hui Fort-Lamy, capitale du Tchad, est une des plus belles villes d'A. E. F.

1950 Après deux terribles guerres, les hommes se demandent avec angoisse si l'O. N. U. parviendra à sauvegarder la paix.

L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie ne formeront plus qu'un seul corps, à l'avenir « l'Automobilerie ».

Une bataille sera gagnée par celui qui pourra amener à un moment donné le maximum d'automobilerie à un point X. Ç'aurait été l'avis de Napoléon et de Jomini. De plus, les machines ont un éperon, comme les éléphants de Carthage; que peuvent faire contre lui toutes les lances d'Azincourt?

— Soldats! suivez-moi! Vous ne retrouverez toujours sur le chemin de l'honneur, pourvu qu'il ne se trouve pas dans des terres labourées!

L'ARMÉE MOTORISÉE

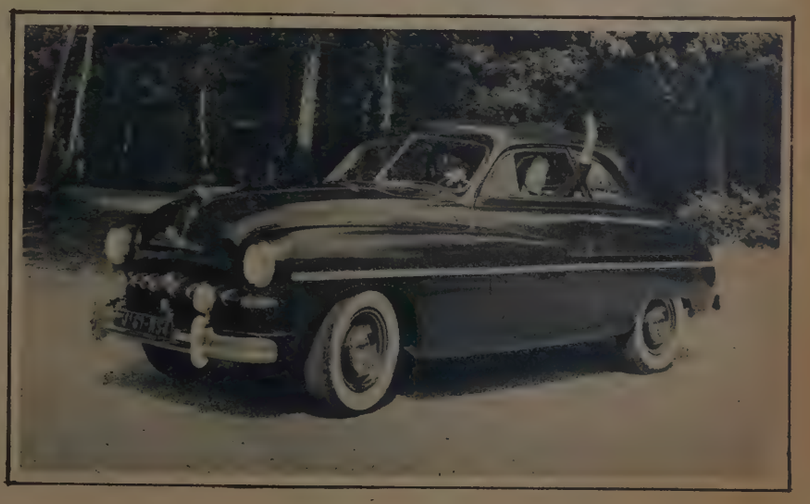
1900 Le dessinateur Henriot prophétise dans « L'Illustration » le triomphe de l'« automobilerie » sur les champs de bataille. Son anticipation devint réalité avec l'apparition des engins motorisés.

1950 Automitrailleuses et chars d'assaut sont des armes essentielles dans la guerre terrestre moderne, où la décision est souvent emportée au cours de gigantesques chocs de blindés.

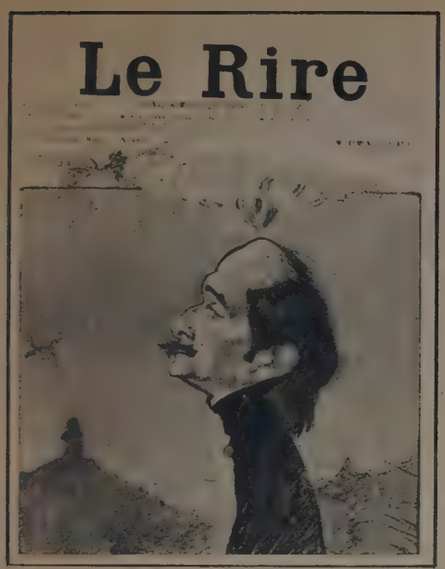
L'ÉLÉGANCE AUTOMOBILE

1900 Une fête de l'Automobile se déroule au Bois de Vincennes en marge de l'Exposition.

1950 L'élégance féminine se marie avec les lignes aérodynamiques de nos automobiles modernes.



VEDETTES 1900



Edmond Rostand, vu par Léandre, après la création de « l'Aiglon », où la grande Sarah Bernhardt personnifiait le duc de Reichstadt.

N° 4 098. — Boutons.
Claque vernie avec et sans bouts..... 18 fr. 50
..... 24 fr.

N° 140. — The Bright.
Soie supérieure..... 17 et 20 fr.
Extra..... 23 et 28 fr.
Soleil..... 30 fr.

LA MODE FÉMININE - LA MODE MASCULINE.

Les costumes masculins et les froufrous féminins de « la Belle Epoque » nous semblent aujourd'hui aussi archaïques que les canons de dentelle du Grand Siècle. Mais, plus encore que la mode, les prix, si l'on en juge par ces quelques extraits de catalogue, ont subi une évolution — pour ne pas dire une révolution — réellement impressionnante.

« Trop de fleurs! », écrit Steinlen sous ce portrait du président **Kruger** à qui l'Europe n'a donné que des paroles réconfortantes.

1900 Prélude à l'électrification de certaines lignes de banlieue : une rame est mise en circulation entre les Invalides et le Champ-de-Mars.

1950 L'électrification s'étend peu à peu à nos grandes lignes. Inaugurée cette année entre Paris et Lyon, elle sera prolongée vers la Méditerranée.

M^lle^ **Cécile Sorel** telle qu'elle apparaît à Cappiello dans « les Antibel », à l'Odéon.
(Dessins extraits du « Rire ».)

L'ANNÉE SAINTE

1900 - 1950 Deux Années Saintes... Malgré les catastrophes du demi-siècle, la chrétienté n'a pas cessé de tourner ses regards pleins d'espérance vers Rome, capitale de la foi.

AU SABLIER DU TEMPS
LES ANNÉES COULENT...
LES HOMMES CHANGENT
LES ÉVÉNEMENTS DEMEURENT
GRANDE OU PETITE
L'HISTOIRE RECOMMENCE.

L'ANNÉE SAINTE EST CLOSE

par J. RUPP

Le pape vient de fermer solennellement la « porte sainte ». Ce geste pathétique met fin à la grande liturgie qui a fait de Rome pendant trois cent soixante-cinq jours l'église paroissiale du monde entier. Désormais c'est dans leurs diocèses propres que, pendant une année encore, les fidèles vont pouvoir gagner la grande indulgence jubilaire. L'heure du grand rassemblement s'est écoulée. Séparés de corps, mais unis de cœur, les chrétiens épars dans l'univers vont rendre visible la note de « catholicité » qui appartient à l'Eglise véritable tout autant que celle d' « unité » dont l'éclat pendant l'Année Sainte a été éblouissant.

Car le jubilé de 1950 a été vraiment grand. Certes, depuis l'an 1300 jusqu'à nos jours, le flot des pèlerins jubilaires a bien souvent submergé la ville de Romulus et de Simon-Pierre. Et les fastes liturgiques des grandes années romaines ont été pour l'histoire de l'Eglise un merveilleux ornement. Une fresque de Giotto, que l'on peut encore admirer dans une nef latérale de la basilique de Latran, représente Boniface VIII contemplant du haut d'une loggia les foules de la première année sainte. Si, à l'ombre d'une tiare très haute et très pointue, son visage est plus pensif qu'allègre, s'il pressent peut-être que pour lui comme pour tant d'autres grands Romains la roche Tarpéienne n'est pas loin du Capitole — car l'émancipation des monarchies européennes est en cours et l'Etat, ce démon austère, va réclamer sa part d'encens, d'or et de myrrhe — l'adversaire de Philippe le Bel peut être fier de lui. L'institution des années saintes va venir, providentiellement, rappeler que la république chrétienne est universelle, que, malgré la raison d'Etat qui pointe à l'horizon, rois et peuples sont frères en elle et que tout catholique est de droit citoyen du monde.

L'Année Sainte de 1350, illustrée par les chants de Pétrarque, celle de 1450 (où la grande figure de Nicolas V, ce prince des humanistes, enthousiasme les foules d'une Europe pacifiée, où Grecs et Latins se réconcilient, où Italiens, Hongrois et Allemands acclament ensemble le saint canonisé pendant le Jubilé : Bernardin de Sienne ; où les légats pontificaux, d'Estouteville, en France ; Nicolas de Cüe, en Allemagne, préludent à la réforme de l'Eglise) et les deux autres années jubilaires de 1475 et de 1500 sont de grandes dates dans l'histoire catholique.

Peu d'événements marquent 1525. En revanche 1550 est appelée l'année jubilaire des saints, car Rome est alors la ville de Philippe Neri et de saint Ignace. 1575 est une année grandiose : la place Saint-Pierre (où s'édifie la nouvelle basilique) est submergée de fidèles venus de toute l'Europe, à pied, à cheval, dans les lourdes voitures à quatre roues, longues et disgracieuses, qui sont à la mode. C'est l'heure de l'espoir : le catholicisme renaît en Allemagne. L'Eglise de France se ressaisit. Suède et Russie inclinent au catholicisme.

En 1600 le pape florentin Clément VIII voit se dérouler un « jubilé triomphal ». Le nombre des pèlerins s'élèvera cette année jusqu'à trois millions, dont trois cent mille Français. C'est l'heure glorieuse d'Henri IV. Français et Espagnols prient fraternellement, avec ferveur, sur la « Piazza » où s'élève, depuis Sixte-Quint, le célèbre obélisque surmonté d'une croix.

Les jubilés de 1625, 1650 et 1675 verront la basilique vaticane prendre petit à petit l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui. La colonnade du Bernin, commencée sous Urbain VIII, vient donner à la place Saint-Pierre sa signification définitive : ici les bras du Christ étreignent le genre humain et le pressent sur le Sacré Cœur.

Le XVIII[e] siècle s'ouvre sur un changement de pontificat. Clément XI est élu en pleine année sainte. Il n'aura pas la consolation de voir pérégriner à Rome « le plus grand des rois de la terre ». Il eût fallu pourtant plus de prières pour éviter à la chrétienté la guerre de Succession d'Espagne. A l'issue du jubilé de 1725, le pape dominicain Benoît XIII canonisera le jésuite Louis de Gonzague. Les années saintes continuent leur mission réconciliatrice...

En 1750 Rome est sous l'envoûtement de Prosper Lambertini, le plus grand canoniste des temps modernes et le pape le plus prestigieux de Sixte-Quint à Léon XIII.

Une fois encore, 1775 est tout ensemble l'année du jubilé et celle de l'élection pontificale. Pie VI, le nouveau pape, va traverser un fleuve d'amertumes et entraîner avec lui l'Eglise sur un nouveau Golgotha. Aussi bien les jubilés se feront-ils rares désormais. 1800 est une année de deuil et de sang. 1850 est trop proche des meurtres de 1848 ; 1875, de ceux de 1870 et de la victoire garibaldienne. Le seul jubilé véritable du XIX[e] siècle se tiendra en 1825. Le monde connaît alors une paix relative. Les catholiques anglais sont à la veille de l'émancipation. Rome traite avec les Républiques sud-américaines, le Hanovre, les Pays-Bas. Les relations sont excellentes avec l'Autriche. En France le renouveau chrétien se précise. Félicité de Lamennais, alors au zénith de sa gloire, est pèlerin de Rome. Léon XII, que stimulent ces espoirs, veut donner à la chrétienté un grand exemple d'humilité : il sert quotidiennement les pauvres au Vatican et processionne, pieds nus, avec le bon peuple de Borgo.

Mais voici apparaître déjà le XX[e] siècle. Malgré son nimbe de sang, le siècle de l'atome a permis jusqu'à présent à l'Eglise romaine de fêter ses trois premiers jubilés à leur date régulière. C'est merveille !

Au monde distrait 1900 offre le spectacle d'une Rome fidèle à elle-même et d'une papauté toujours prestigieuse. Léon XIII vieillissant demeure par toutes les fibres de son être l'homme le plus « international » de l'univers. Il vient de consacrer le genre humain au Sacré Cœur. Il élève sur les autels, à quelques semaines d'intervalle : un Français, Jean-Baptiste de la Salle ; une Italienne, Rita de Cascia ; une Allemande, Crescentia Hoess. Mais les bons vivants de l'âge de la facilité écoutent peu les leçons romaines, et les dix années qui viennent seront chargées de poudre.

Le jubilé de 1925 fait faire un pas en avant à la réconciliation européenne. Français et Allemands, hier si haineux, prient ensemble les nouveaux saints : Thérèse de l'Enfant Jésus, Jean-Marie Vianney et le second apôtre des Germains, Pierre Canisius. Ce n'est pas en vain qu'à l'issue de cette année le pape à la « foi intrépide » instaure la fête liturgique du Christ-Roi.

Ce rappel d'une longue histoire n'a pour but que de montrer combien le jubilé de 1950 a égalé les plus glorieux et dépassé les autres de beaucoup.

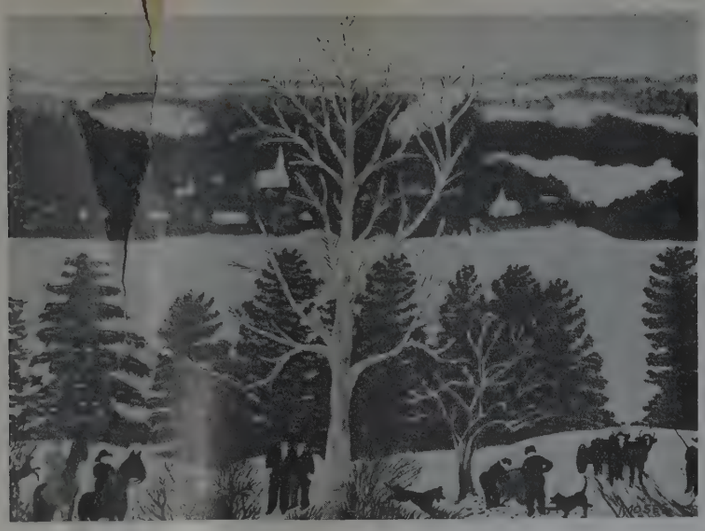
Les foules de toute condition ont été son premier ornement. Venues en bateau, en avion, en train, à motocyclette, à bicyclette, à cheval, à pied ou en automobile, c'est ce dernier moyen de transport qui a donné à l'Année Sainte 1950 sa note caractéristique. Il faut avoir vu la place Saint-Pierre transformée en parc d'automobiles pendant les grandes audiences et la colonnade du Bernin étreignant une immense toile d'araignée tissée d'autocars luisant au soleil pour garder dans sa mémoire le cliché de notre jubilé. Ces véhicules et d'autres encore ont transporté plus de trois millions de pèlerins (dont, je crois, deux cent cinquante mille Français). Si les canonisations et les béatifications, très nombreuses, ont été moins cosmopolites qu'à d'autres années saintes (seuls des représentants des trois grandes races latines ont été élevés sur les autels), par contre les figures des saints et des bienheureux nouvellement glorifiés sont originales et souvent d'envergure. Saint Antoine-Marie Claret, sainte Jeanne de France, Vincent Pallotti, Anne de Parédès, la Mère Javouhey, Dominique Savio sont de beaux types de saints dont la chrétienté se nourrira spirituellement. Une foule énorme a acclamé la virginale Maria Goretti, popularisée dans le monde entier par un film : *Cielo sulla palude* (Ciel sur l'étang). Les chaleurs torrides de l'été n'ont pas ralenti — bien au contraire — l'afflux des pèlerins. La définition du dogme de l'Assomption a rassemblé sur la place Saint-Pierre six cents évêques et cinq cent mille fidèles. D'innombrables congrès se sont tenus dans la Ville sainte. En tout dernier lieu les représentants d'un million de religieux et de religieuses se sont réunis à Rome, pour la première fois dans l'histoire. Ils ont décidé non pas de « constituer une armée vaticane », comme l'ont pensé quelques journalistes, mais de mettre à jour certaines de leurs règles et de leurs méthodes dans le domaine de l'hygiène, de la psychologie, de la pédagogie, de l'apostolat, de l'étude, voire de la recherche scientifique.

A l'heure où se clôt la « marche en étoile » du monde chrétien vers Rome, on doit constater que si le jubilé de 1950 a été très grand il le doit, après Dieu, à S. S. Pie XII. Le pasteur universel a voulu être en contact avec son immense troupeau. Il y a réussi mieux qu'aucun de ses prédécesseurs.

En prononçant la clôture de l'Année Sainte le pape a d'ailleurs tiré les enseignements de ce jubilé. On sait que pour cette circonstance le souverain pontife pose lui-même avec solennité les premières briques du mur qui, pendant vingt-cinq ans, fermera la porte sainte de la basilique Saint-Pierre. Dans le message qu'il a lancé à cette occasion S. S. Pie XII a invité à l'union tous les peuples maîtres de leur destinée. Il a rappelé qu'une sécurité sociale bien comprise était la première condition de la paix intérieure d'un peuple. Il a ajouté : « Les peuples ne peuvent attendre la paix intérieure que d'hommes, gouvernants et gouvernés, chefs ou partisans, qui, dans leurs intérêts particuliers et leurs opinions, savent élargir leur horizon jusqu'à une vision claire du bien commun. Pour assurer le salut commun il convient de rétablir la collaboration entre la famille, la propriété et l'Etat, qui constituent les trois fondements de l'ordre social. »

A la fin de son message le pape a confirmé la découverte du tombeau de saint Pierre dans le sous-sol de la basilique vaticane.

Aux abords du sépulcre on a découvert des restes d'ossements humains. Ont-ils appartenu à la dépouille de l'apôtre ? Il n'est malheureusement pas possible de l'affirmer. Cela laisse cependant intacte la réalité historique de la tombe. La gigantesque coupole se dresse exactement sur le sépulcre du premier évêque de Rome, du premier pape, sépulcre très simple à l'origine, mais sur lequel la vénération des siècles successifs a élevé le plus grand temple de la chrétienté.



Ce paysage de neige évoque avec une charmante naiveté les vallons boisés de la Nouvelle-Angleterre, ou le peintre a passé sa vie.

GRANDMA MOSES

On doit commencer comme dans un vieux conte de fées... Il était une fois une paysanne qui, après avoir mis au monde dix enfants et rempli très consciencieusement sa tâche de paysanne, commença à faire parler d'elle et à devenir célèbre vers l'âge de quatre-vingts ans. Sa famille, d'origine irlandaise, s'était établie aux Etats-Unis au XVIII[e] siècle. On y était cultivateur de père en fils. Anna Mary Moses, c'est son nom, habitait une petite ferme près des montagnes de Vermont. Lorsqu'elle fut trop âgée pour aider aux travaux des champs, elle se mit à faire des confitures de framboise et des tableaux représentant les scènes qu'elle voyait autour d'elle. Elle allait les vendre elle-même à la foire du village voisin. Pour les peintures comme pour les confitures, dont elle était également fière, elle avait ses recettes personnelles.

Un jour — c'était en 1940 — un ingénieur de passage remarqua un de ses tableaux exposés dans la boutique du drug-store. Il voulut connaître l'auteur, et il lui acheta toutes ses toiles au prix d'un dollar pièce. Quelques années plus tard, presque tous les musées et les grandes collections d'Amérique possédaient des œuvres de Grandma Moses. Elles sont popularisées par les magazines et tirées à des millions d'exemplaires pour les Christmas. Son admirateur, le président Truman, a remis à l'artiste le prix du Women's National Press Club pour services éminents rendus dans le domaine de l'art.

Après avoir fait l'objet d'une centaine d'expositions en Amérique, les œuvres de Grandma Moses se font connaître en Europe. Elles sont actuellement exposées à Paris par les soins des services des Relations culturelles de l'ambassade des U. S. A.

Nous avons en France nos primitifs modernes, nos autodidactes et nos naïfs (plus ou moins volontaires). S'ils ont d'autres qualités et possèdent en général plus de sens plastique que Grandma Moses, on doit reconnaître qu'ils n'ont pas la même fraîcheur d'inspiration ni cette heureuse disposition qui lui permet de remplir ses tableaux de façon à la fois si décorative et si vivante.

A côté de leur charme pictural évident, ce qui a pu conquérir le public, c'est, croyons-nous, la sincérité et l'ingénuité de ces aimables images de la vie rurale. Tout y est en activité, les hommes, les enfants, les bêtes, et le soleil qui fait fleurir les pommiers, et la neige qui tombe sur les toits, et le vent qui souffle dans les feuillages. Pour les habitants de Chicago ou de Detroit, pour les marchands d'illusions de Hollywood, ce sont des bouffées de senteurs authentiquement rustiques que leur apporte la vieille Grandma Moses.

Bernard Champigneulle.

De sa main gauche sillonnée de rides, la vieille Grandma Moses s'applique a tenir sa droite, également plissée et un peu tremblante.

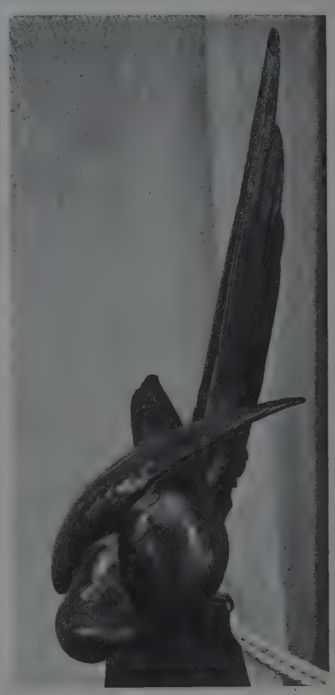
Parmi les nombreuses œuvres très intéressantes remarquées a l'exposition du cercle Volney voici « la crèche », de Le Magny.

AU CERCLE VOLNEY

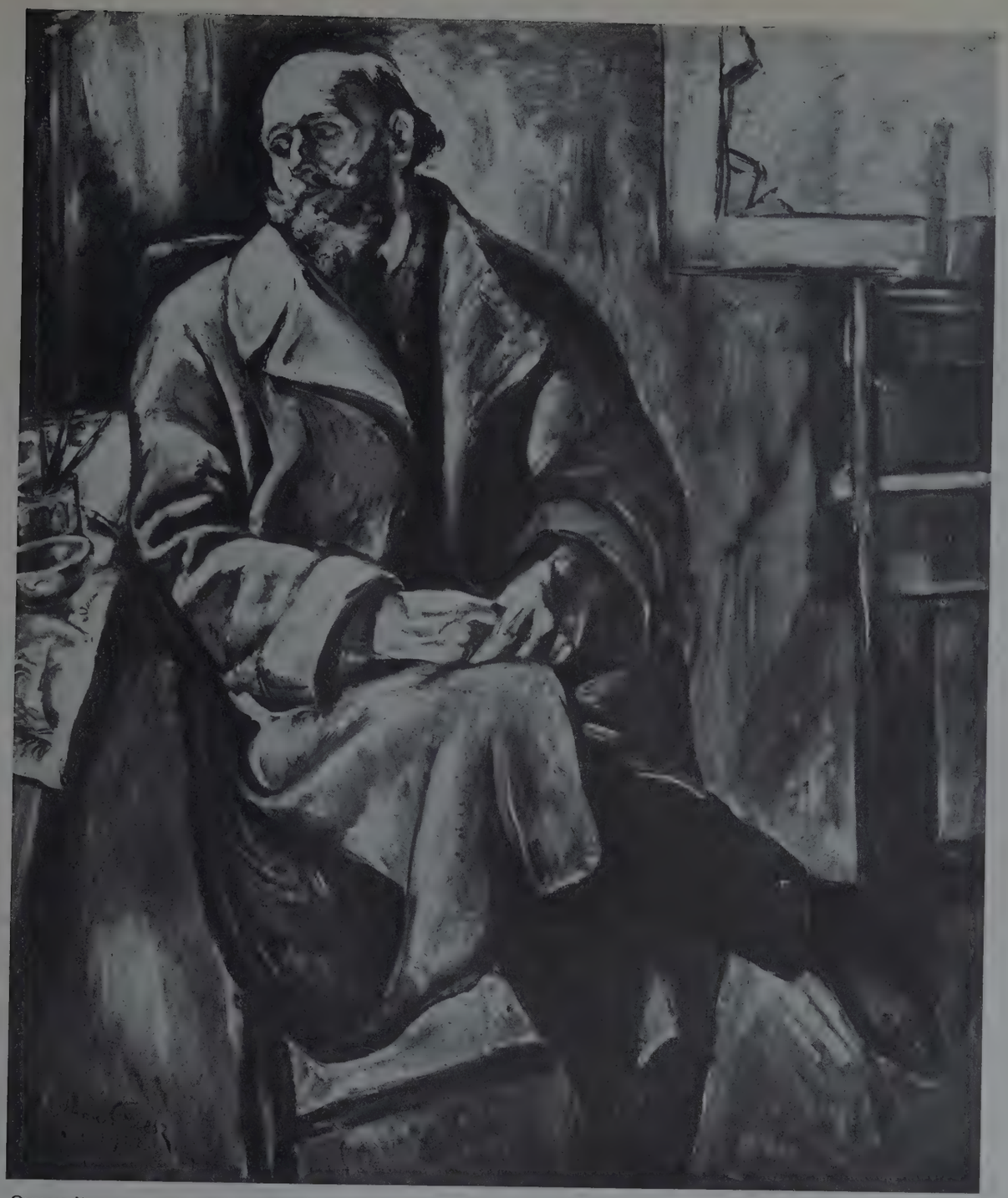
Une nouvelle, qui fera certainement plaisir aux amateurs qui suivent les manifestations artistiques : le Cercle Volney, dont la salle ne s'était ouverte qu'à des intervalles assez éloignés ces dernières années, accueillera désormais les artistes beaucoup plus fréquemment, et ce cadre élégant abritera de fréquentes expositions.

Celle qui jusqu'au 17 janvier marque le début de ce nouveau régime est placée sous le patronage de la Ville de Paris et a reçu le nom d' « Intercercle », car au Cercle Volney se sont associés, pour assurer son succès, le Nouveau Cercle et le Jockey-Club. C'est dire le caractère éminemment parisien et élégant de cette réunion.

Les peintures, les gravures et les sculptures qui y sont rassemblées font honneur à leurs auteurs, et si les audaces ne sont point en général leur fait, du moins est-on assuré de ne rien trouver dans cette jolie salle dont un goût sourcilleux puisse s'effaroucher.



Une vue d'ensemble de l'Exposition « Intercercle », ou le sculpteur Sandoz a envoyé le « Perroquet » que nous reproduisons ci-dessus.



OTHON FRIESZ.

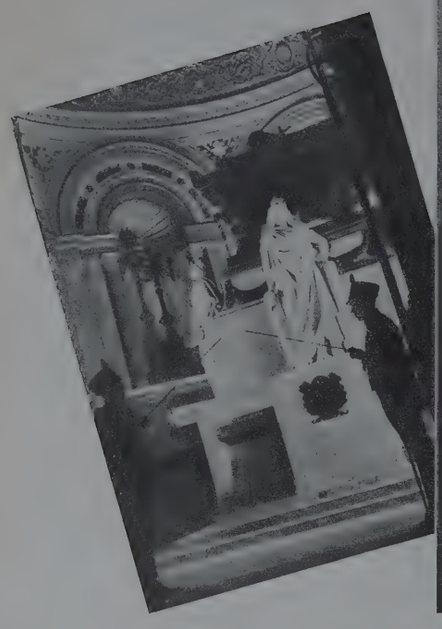
« PORTRAIT DE PAQUEREAU. »

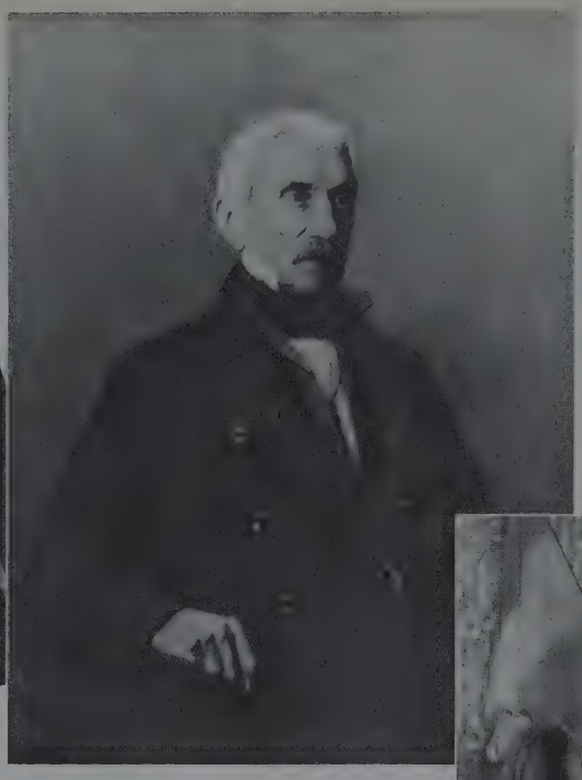
L'ŒUVRE D'OTHON FRIESZ

par BERNARD CHAMPIGNEULLE

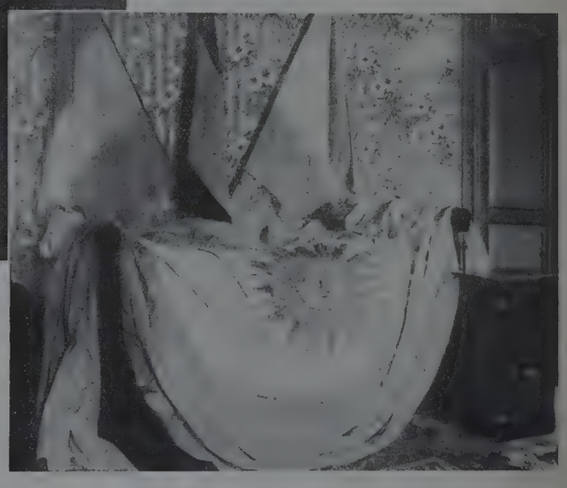
Le peintre Othon Friesz était en pleine vigueur lorsqu'il disparut, au début de l'an dernier. Un dessin de nu, tracé le matin même de sa mort, exposé dans une vitrine de la Galerie Charpentier, témoigne de la fermeté de sa main. C'était un homme robuste, d'aspect un peu fruste mais d'esprit vif. Inadapté à la vie mondaine, la peinture était le seul but de sa laborieuse existence. Né au Havre, fils d'un capitaine au long cours, il était venu à Paris vers 1900. Il connut donc toutes les aventures de l'art moderne. Comment a-t-il réagi ? De tempérament fougueux, il a d'abord trouvé sa place naturelle, aux côtés de Derain, de Marquet, de Vlaminck, de Matisse, de Van Dongen et de son compatriote Dufy, dans l'éphémère mouvement du « fauvisme » dont la rutilante flambée semblait purifier la peinture. Son *Portrait de Fernand Fleuret*, justement célèbre, date de la fin de cette époque et en marque un aboutissement (1907). Ayant ainsi jeté sa gourme, il semble avoir besoin de discipliner son tempérament. On le sent frémir au contact de la nature, devant les arbres, les jardins, les ciels marins, les ports qui semblent combler une soif d'infini ; mais il n'en retient pas seulement les vibrations, il les organise en masses rythmées ; il ne se laisse pas conduire par les prodigalités d'une imagination ardente et d'une palette généreuse, il compose et sait trouver les rapports simples qui évoquent l'essentiel. La Provence, la Provence de Cézanne (dont il a peut-être entendu de trop près la leçon) lui inspire des tendresses subtiles en même temps qu'un certain sens lumineux du classicisme méditerranéen. On voit poindre cependant dans son œuvre un goût prononcé pour le baroque et aussi pour l'exotisme. Il nous emmène volontiers vers les îles, en compagnie de filles souples et capiteuses. Du Portugal, de l'Afrique du Nord, il rapporte des paysages animés, inspirés peut-être par une vieille ascendance de navigateurs.

La rétrospective d'Othon Friesz nous laisse l'impression d'une œuvre torrentueuse. Il y a chez le peintre un côté « force de la nature » qui ne doit pas nous abuser, car son art doit tout à un labeur immense et passionné. Rares sont les dessins exposés, mais il en a fait par milliers qui ne sont pas seulement des travaux préparatoires, mais des œuvres savantes et vivantes. Nous retiendrons enfin ses portraits. En un temps où les artistes ont refusé le visage de l'homme, Friesz a peint quelques toiles magistrales : le portrait de sa mère ou celui du docteur Paquereau ne sont pas seulement d'habiles constructions, mais des effigies d'une force rayonnante. Dans cet ordre, il occupe sans doute la première place parmi les peintres de sa génération.





Au centre, portrait de San Martin selon un daguerréotype fait a Paris en 1848. A gauche, le mausolée de la cathédrale de Buenos-Aires. Ci-dessous, la chambre mortuaire de Boulogne - sur - Mer photographiée lors des cérémonies d'octobre 1909.



HOMMAGE A SAN MARTIN

PARSIFAL DE L'AMÉRIQUE LATINE

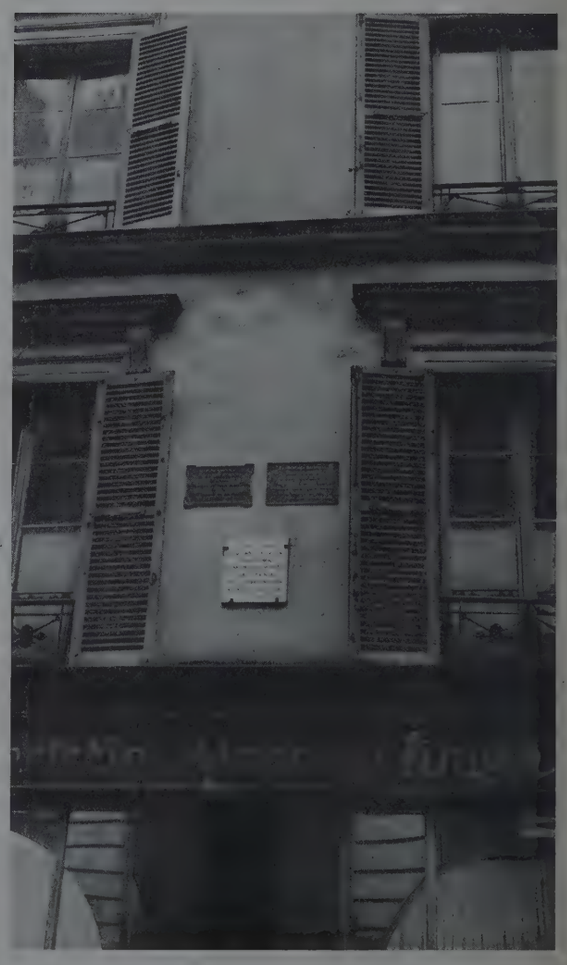
Il y a un peu plus de cent ans — le 17 août 1850 — mourait à Boulogne-sur-Mer le général San Martin, libérateur de l'Argentine, du Chili et du Pérou. Ainsi s'achevait la vie tumultueuse et brillante d'un homme que l'Amérique latine considère à juste titre comme l'un des héros de son indépendance. Un beau monument dû au sculpteur Henri Allouard — et que la guerre a miraculeusement épargné — rappelle d'ailleurs à Boulogne le souvenir de San Martin. Son inauguration en 1909, en présence du général Brun, alors ministre de la Guerre, et de M. Albert Sarraut, sous-secrétaire d'Etat, donna lieu à d'émouvantes cérémonies. L'Argentine avait envoyé plusieurs bâtiments de guerre et un détachement de cent grenadiers, ces grenadiers qui portent en souvenir du combat de San Lorenzo l'uniforme de l'époque napoléonienne. La chambre mortuaire du général fut pendant plusieurs jours un lieu de pèlerinage et le lit où il s'était éteint était recouvert du pavillon de l'escadre, blanc et azur à soleil d'or.

Cette année, pour commémorer le centenaire de la mort du Libérateur, un comité s'est formé à Paris auquel M. le président de la République a bien voulu accorder son patronage. M. Herriot le préside, assisté de M. le recteur Sarrailh. Et c'est en présence du chef de l'Etat, entouré de plusieurs membres du gouvernement, qu'un solennel hommage a été rendu le 12 décembre en Sorbonne au général José de San Martin.

M. Marcel Dunant, de l'Institut, qui parlait au nom de l'Université, retraça avec une claire éloquence d'historien la vie du héros. Né en 1778 à Yapeyu, dans ce territoire des missions du Paraguay, théâtre peu avant d'une curieuse expérience sociologique menée par les Jésuites et où son père était lieutenant-gouverneur pour le roi Charles III, il fit ses études à Madrid et subit l'influence des philosophes français, surtout de Voltaire, de Montesquieu et de Condillac. Réservé, modeste, incontestablement doué de génie politique, encore qu'il se défendît de comprendre grand-chose à la politique, il montra en toute circonstance le libéralisme qui faisait le fond de son caractère. San Martin n'avait pas l'âme d'un dictateur. Le seul titre qu'il accepta fut le beau titre de « protecteur ». Couvert de gloire, il abandonna le pouvoir. Que se passa-t-il exactement le 25 juillet 1822 dans l'entrevue fameuse de Guayaquil où Bolivar et San Martin s'entretinrent sans témoin ? Toujours est-il que le vainqueur de Chacabuco s'effaça et entra dans la retraite. La France l'accueillit. A Paris, rue Saint-Georges, non loin du siège de *France-Illustration*, une plaque rappelle son séjour. Il vécut aussi dans un petit village de l'Ile-de-France, à Grandbourg, au bord de la Seine, puis à Boulogne-sur-Mer, d'où trente ans après sa mort ses restes furent ramenés à Buenos-Aires. Dans la cathédrale de cette ville un somptueux mausolée les abrite.

San Martin est entré dans la légende, et M. Marcel Dunant conclut : « Il est un de ces grands hommes dont nous ne séparons plus la mémoire de la marche triomphale des idées généreuses lancées par la Révolution française dans le monde. »

Le général de Lattre de Tassigny devait apporter au général San Martin le salut des armées françaises. Ce fut l'amiral Lemonnier, directeur de l'Institut des hautes études de défense nationale, qui, à sa place, retraça la carrière militaire de celui qu'on glorifiait. On en connaît les hauts faits principaux : la traversée des Andes, qu'on a souvent rapprochée du passage des Alpes par Hannibal et par Bonaparte, les victoires de Chacabuco et de Maipu, la libération du Chili, le débarquement à Pisco, l'entrée à Lima et, le 29 juillet 1821, la proclamation de l'indépendance du Pérou. Véritable épopée qui montre en San Martin un grand chef militaire et un merveilleux entraîneur d'hommes. « La gloire militaire est un titre impérissable, conclut l'amiral Lemonnier, lorsqu'elle est acquise au service de la liberté. »



L'immeuble du N° 35 de la rue Saint-Georges a Paris ou le général San Martin habita de 1835 a 1848.

Il appartenait enfin aux ambassadeurs des trois pays associés d'apporter au Libérateur le témoignage du respect et de l'affectueuse admiration de leurs nations respectives.

« Nous éprouvons, nous, Chiliens, dit S. E. M. Joaquin Fernandez, une gratitude éternelle pour San Martin. Nous avons toujours présent à l'esprit son exploit héroïque, digne des épopées, quand, à la tête de sa vaillante armée composée d'Argentins et de Chiliens, il se trouva en face de l'énorme masse montagneuse de la Cordillère des Andes, défiant, calmes et résolus, les terribles obstacles que la nature leur offrait à chaque pas, et sachant qu'ils arriveraient en terre chilienne exténués de fatigue et de souffrances pour se mesurer avec une puissante armée, bien équipée, supérieure en nombre, dont le courage avait déjà fait ses preuves, comme ce fut toujours le cas pour les armées d'Espagne. San Martin risqua le tout pour le tout afin d'arriver au delà des Andes pour lutter, coude à coude, avec O'Higgins pour la liberté du Chili. Tant d'héroïsme se comprend puisque San Martin et ses soldats descendaient des fiers fils de Castille et qu'ils méprisaient le danger. » Et l'ambassadeur du Chili ajoute : « San Martin était animé d'un profond patriotisme continental. Il ne luttait jamais en pensant seulement à la liberté de pays déterminés et son fécond génie militaire brilla toujours pour défendre la patrie : c'est-à-dire l'Amérique latine. C'est pourquoi je pense personnellement que nous, les Latino-Américains, nous avons l'obligation sacrée de travailler de toute notre âme et de toute notre volonté pour réaliser le rêve de San Martin, de Bolivar et de tous nos héros, en fusionnant nos nationalités pour former une grande patrie de toutes les nations de l'Amérique latine. »

S. E. M. Diaz-Dulanto, ambassadeur du Pérou, rappela le désintéressement de San Martin, « l'homme le plus pur de la révolution américaine », dont « pas une tache ne ternit la gloire ».

« Il ne fut pas tourmenté par l'ambition. Sa sérénité ne fut jamais troublée, sa simplicité ne ressembla jamais à de l'orgueil. Il s'était donné à la cause de la liberté et, pour la servir avec plus de grandeur, il renonça à toute domination sur ce peuple péruvien auquel il était venu apporter l'indépendance.

» Il choisit pour retraite la terre de France, et, certes, il ne pouvait en choisir de plus noble ! Aigle, emblème de la liberté, il chercha un nid conforme à la grandeur de sa solitude. Il ne pouvait en trouver de plus accueillant, de plus élevé, de plus ouvert à tous les courants que cette terre libre de France, patrie universelle où le joug de toute oppression et la chaîne de tout esclavage furent brisés par le bras puissant de la liberté.

» Rien ne manqua à l'auréole de San Martin ! conclut M. Diaz-Dulanto, il connut la persécution, but le calice des désillusions, porta l'amertume de son éloignement, et un jour, sans rancune au cœur, sur ce coin de la douce France qui lui donna l'hospitalité, il vit arriver sa fin. C'était à Boulogne, face à la mer, cette mer immense et transparente... comme son esprit ! »

L'ambassadeur de la République Argentine, S. E. M. Hector Madero, remercia à son tour la France et la « glorieuse Université de Paris », puis il brossa un beau portrait de San Martin soldat, homme d'Etat et par-dessus tout « sage » à l'égal des sages antiques.

« La profession des armes, dit l'ambassadeur, n'est en soi ni faste ni néfaste. Ce qui lui donne son caractère, c'est qu'elle est exercée par un libérateur ou par un tyran. Les bouleversements de l'histoire nous révèlent trois catégories de guerriers : ceux qui font la guerre pour elle-même ; ceux qui la font pour conquérir et ceux qui la font pour servir un idéal. L'amour qu'ils lui portent fait d'eux des saints, des poètes et des soldats.

» Ce qui domine l'esprit de San Martin, c'est la conception de l'homme libre au service de l'avenir. S'il lui arrive parfois de se demander dans un grand trouble quelles formes politiques peuvent convenir le mieux aux nations qui naissent, c'est parce qu'il n'est pas sûr de la perfection de ceux qui doivent les commander. Son génie n'admet pas l'erreur.

» San Martin renonça à tous les honneurs et il s'exila plutôt que de ne pouvoir réaliser son désir... »

Cette double cérémonie de la Sorbonne s'insérait dans un cycle de manifestations déjà très brillamment marqué par la création au Théâtre des Champs-Elysées de la belle œuvre d'Escalada et Dupont, qui narre avec un lyrisme vibrant l'histoire du Libérateur. Sur sa vie en exil, M. Sigfrido Radaelli, de l'Académie argentine d'histoire, a fait à la Maison de l'Amérique latine une très intéressante conférence. Une autre sera donnée le 10 janvier par le docteur Luis Alayza Soldan, ambassadeur du Pérou ; enfin un cours en six leçons sur San Martin sera professé à la Sorbonne en janvier et février par M. Ricardo Caillet Bois, de l'Ecole supérieure de guerre de Buenos-Aires.

Ainsi, sous des formes variées, un hommage total sera rendu à celui que Ricardo Rojas a nommé le saint de l'Epée et que ses compatriotes saluent comme le Lohengrin ou le Parsifal de l'Amérique latine.

M. H. Madero, ambassadeur d'Argentine.

M. J. Fernandez, ambassadeur du Chili.

M. F. Diaz-Dulanto, ambassadeur du Pérou.

L'amiral Lemonnier prononce son discours pendant la cérémonie, organisée le 12 décembre dans le grand amphithéatre de la Sorbonne.

VARIÉTÉS ET MONDANITÉS

Les gardes républicains n'ont pas de culotte blanche, puisque M. le président ne viendra pas, mais les photographes n'en mitraillent pas moins les belles dames en robes du soir ! C'est le dernier gala cinématographique de la Saison 1950 pour *le Château de verre.*

Les vedettes du film sont très entourées, et aussi le gros Hardy, privé de son compère Stan Laurel, encore souffrant. Le Tout-Paris est présent ; Patricia Roc est ravissante, M. Paul Boncour sourit et Oliver Hardy confond Vidal et Marais.

A l'Opéra : *Jeanne au bûcher.*

Pour applaudir le mystère lyrique de M. Paul Claudel quelques confrères du quai de Conti sont venus soutenir l'auteur de l'*Annonce faite à Marie,* et l'on remarque M. Georges Duhamel, le professeur Mondor, M. Pierre Benoit.

Pourquoi les artistes saluent-ils l'avant-scène de gauche ? On apprend bientôt que M. Vincent Auriol est là, « incognito », et nous le surprenons à l'entr'acte dans le petit salon de son avant-scène. Le président et Mme Auriol causent avec M. et Mme Arthur Honegger, M. et Mme Hirsch et M. Busser.

L'œuvre fut longuement applaudie. Plus de quinze rappels. Les vieux habitués de l'Opéra n'en revenaient pas ! M. Paul Claudel saluait de sa loge du premier étage, M. Honegger, de l'avant-scène présidentielle. Et, seule devant le rideau, Claude Nollier put enfin se libérer de ses chaînes après être restée immobile pendant deux heures... sur son bûcher !

A Marigny, Simone Volterra réunit toujours les « chambrées » les plus sensationnelles de la Saison. Pour *Malatesta* on avait un peu changé l'ordre des facteurs. Moins de couturiers et de starletts... mais on avait fait donner le grand monde des industriels et des financiers, de M. Baumgartner aux fabricants d'avions (Marcel Dassault, H. Potez, R. Morane), sans oublier MM. Lefaucheux, Albert Japy et René de Peyrecave, Mme Citroën, qui entouraient, pour une fois, les habitués des galas : Me Maurice Garçon, Me Henry Torrès, le duc de Brissac, l'amiral Nomy et tous ceux qui plusieurs fois par semaine se rencontrent à toutes les festivités où l'on voit Mme Steve Passeur et la duchesse de Maillé.

Jacques de Laprade, dans son livre sur le théâtre de Montherlant, a écrit : « L'infini dans cette pièce est du côté de Malatesta. »

Pour bien des jolies femmes qui eurent du mal à comprendre Malatesta, la voilà bien... la recherche de l'infini !

PAR IDZKOWSKI

M. et Mme Oliver Hardy n'ont rien compris au « Chateau de verre ». Il aurait fallu des sous-titres. M. Tuscherer au côté d'Andrée Debar.

Michèle Morgan et Jean Marais arrivent pour se voir à l'écran et pour se faire applaudir du Tout-Paris.

DU CHATEAU DE VERRE

Elina Labourdette cache son père qui bavarde avec Mme Steve Passeur, coiffée de son plumet habituel.

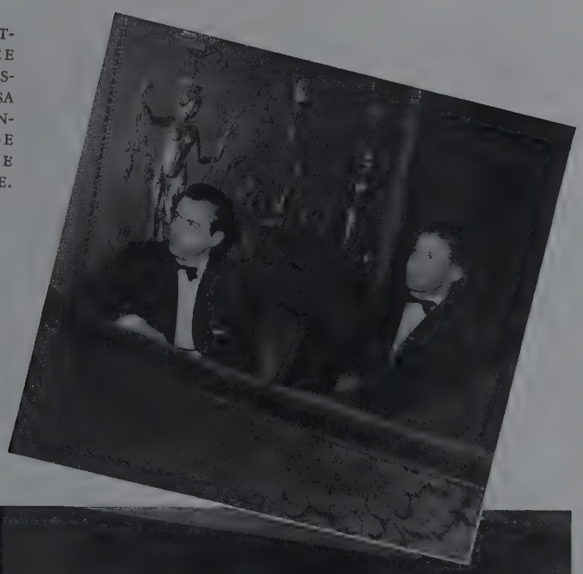
Mme Moreau (Louise de Montreynaud), M. Moreau et Claude Nollier, qui triomphe a l'Opéra.

Le président Paul Reynaud essaye de se frayer un chemin a travers les couloirs du théatre Marigny, tout en conservant, cependant, le sourire.

JEAN-LOUIS BARRAULT A LE PROFIL DE BONAPARTE, MAIS IL INCARNE POURTANT MALATESTA ET REÇOIT A LA FIN DE LA REPRÉSENTATION SON AMI MARCEL ACHARD.

AUX INTRIGUES DE MALATESTA

DANS SON AVANT-SCÈNE LE PRINCE JEAN D'ORLÉANS-BRAGANCE. DE SA BAIGNOIRE LA PRINCESSE SIXTE DE BOURBON-PARME REGARDE LA SALLE.



OPINION DE DENIS MARION

SUR LE CHATEAU DE VERRE

L'AMBITION de tout réalisateur est de faire un jour ce qu'on appelle dans le métier « une grande histoire d'amour ». Le cinéma, qui a hérité des superstitions du théâtre, croit savoir en effet que les intrigues fondées sur l'argent sont vouées à l'échec tandis que celles qui exaltent la passion conquièrent le cœur des foules.

A son tour René Clément a donc voulu réaliser une grande histoire d'amour. Il a mis toutes les chances de son côté en la faisant interpréter par Michèle Morgan et Jean Marais, qui, pour des raisons dont les unes sont mystérieuses et les autres évidentes, font figure à l'heure actuelle de couple idéal (autre locution du métier). Le fâcheux est qu'il ait été chercher son anecdote chez Vicky Baum, romancière dont la notoriété l'emporte beaucoup sur le talent. Cet handicap a été toutefois corrigé dans la mesure du possible par l'adaptation et le dialogue de Pierre Bost : modèle de ton juste, d'émotion contenue et de refus de sentimentalité larmoyante. Le romanesque conventionnel de cette grande passion qui fait flamber vingt-quatre heures un Don Juan commis voyageur et une mère de famille sage épouse d'un juge d'instruction suisse, se trouve par bonheur escamoté au profit de cent détails ingénieux, touchants, vrais. Un dénouement tragique, intelligemment annoncé une demi-heure avant la fin, épargne à cette idylle d'être fade.

Rendons à René Clément une double justice. D'abord sa mise en scène proprement dite est d'une adresse et d'une intelligence qui dépassent même celles dont il avait fait preuve jusqu'à présent. Ensuite il a admirablement dirigé ses acteurs. Les deux vedettes vivent devant la camera avec un naturel et une spontanéité apparents qui nous les rendent plus proches et plus familières que de très vieilles connaissances. Elina Labourdette fait une rentrée intéressante après une longue absence et, dans un personnage moins convenu d'amie dont la compréhension a des limites, fait preuve d'autant d'intelligence que de beauté.

OPINION D'YVES GANDON

SUR MALATESTA

J'AI rarement senti aussi vivement qu'à *Malatesta* combien la beauté de la forme, lorsqu'elle n'était pas animée par un sentiment profond, pouvait rester inopérante. *Malatesta* fait penser à une tragédie de Sénèque. Ses quatre actes contiennent tous les ingrédients propres à susciter l'intérêt, l'émotion, et jusqu'au bouleversement : l'Italie de la Renaissance, le pape, un condottiere qui ne recule devant rien pour assouvir ses moindres appétits, la plus magnifique rhétorique. Et, à coup sûr, nous sommes intéressés. On salue au passage des sentences frappées comme des médailles. On se laisse aller au rythme de la phrase, à l'exacte chute de la période ; on goûte la sobriété du trait, l'économie de l'épithète. Et certaines scènes sont fort belles : l'arrivée de Malatesta devant le pape, son dialogue avec le sacré collège, puis avec Paul II resté seul avec lui, le plaidoyer de dame Isotta devant le Saint-Père ; pourquoi donc la pièce, prise dans son ensemble, paraît-elle froide et sonne-t-elle creux ? Il faudrait une longue étude pour l'établir.

On peut indiquer cependant que cette pièce, fastueusement montée par le théâtre Marigny, fait bien plus grand effet à la lecture qu'à la scène, et cette constatation n'est pas pour diminuer le magnifique effort de Jean-Louis Barrault. Nous sommes seulement obligé d'observer que la pompe du langage, si dans le livre elle enchante les connaisseurs, pose aux comédiens sur les planches des problèmes parfois insolubles.

Malatesta, seigneur de Rimini, condottiere jouisseur et athée, veut tuer le pape. Il y échoue : Paul II le garde quelque temps au Vatican sous surveillance, puis le gracie. De retour à Rimini, son familier Torcellio l'empoisonne : telle est la pièce en trois lignes, et Jean-Louis Barrault y a vu l'occasion d'un merveilleux déploiement scénique. Rien de plus plaisant à l'œil que les décors et les costumes de Mariano Andreu. Je dois malheureusement ajouter que l'interprétation de Malatesta par Jean-Louis Barrault ne m'a pas donné satisfaction. L'espèce d'hystérie qu'il montre ne suffit pas à expliquer le caractère du condottiere. Jean Desailly, en revanche, domine toute la troupe en Porcellio. Pierre Blanchar est bon, sans plus. Mme Madeleine Renaud se tire bien du rôle difficile d'Isotta ; Elina Labourdette trace une ravissante silhouette. André Brunot, Renaud Mary, Régis Dutin sont excellents.

VARIÉTÉS ET MONDANITÉS

M. Vincent Auriol, président de la République, a assisté à la première de gala de « Jeanne au bûcher » à l'Opéra. Il avait délaissé la loge présidentielle pour se réfugier dans une avant-scène. Cet « incognito » relatif ne l'empêcha point d'accueillir le photographe de « France-Illustration » dans le petit salon de l'avant-scène où il lui permit de prendre — en exclusivité — le cliché ci-dessous, où nous reconnaissons de droite à gauche : Mme Vincent Auriol, M. Arthur Honegger, le président Auriol.

« JEANNE AU BUCHER » A L'OPÉRA

L'OPINION DE ROBERT KEMP

Louée soit notre sœur Jeanne qui est debout pour toujours, comme une flamme, au milieu de la France !... » C'est l'accent de Paul Claudel, lyrique et paysan ; c'est sa prose épaisse comme la terre et qui se couvre de fleurs... Ce sont ses cadences jubilantes, la piaffante cavalerie de ses « versets », en marche vers l'idée... *Jeanne au bûcher* est une œuvre variée, admirable. Elle emprunte au moyen âge des personnages symboliques, les rois, les reines et les valets du jeu de cartes récemment inventé, pour incarner les adversaires politiques de la guerre de Cent ans, rois et roitelets, et les vices qui ne quittent pas leurs couches, Bêtise, Orgueil, Avarice et Luxure, et les valets qui les aident et les grugent, Bedford, Guillaume de Flavy, Luxembourg, Regnault de Chartres ; au *Roman de Renart*, les animaux, Porcus en tête, qui jugeront la sainte, Belin le mouton fourmille dans le jury... *Jeanne au bûcher* emprunte à la fête de l'Ane, aux joyeusetés populaires... Elle ressuscite la chanson de Trimazo, Trimauzatie, et son joli mois de mai. Elle est pastorale et héroïque. Le « tapis de prières » qui doit couvrir la France « de la Loire à Reims » pour le sacre réveille dans nos cœurs le souvenir, aussi, de *l'Annonce faite à Marie*. Elle chante la Normandie « rouge et rose », et la Lorraine aux mirabelliers, quand « un petit bout de femme, dans les orties et les boutons d'or, « était » si ébahie — d'entendre des voix — qu'elle oubliait de manger sa tartine »...

Avec une spontanéité, une ferveur, une liberté magnifique, elle ressuscite — et Michelet n'est pas un plus intense visionnaire — la plus vieille France. Celle qui ne voudrait pas mourir.

On comprend qu'un compositeur se soit précipité sur ce texte capiteux, aux mille rythmes, aux cent couleurs. Mais nous avons eu la chance que ce fût un grand musicien, au zénith de sa pensée. Arthur Honegger a écrit son œuvre la plus directement émouvante. Il a fait gronder les voix de la terre et de la nuit ; ses accords sont faits de notes pressées, écrasées les unes contre les autres, comme la grappe est faite de grains. Il a la même justesse expressive pour faire chanter saint Dominique et la Vierge, ou Porcus, et la Mère aux Tonneaux. A travers ses chœurs, son orchestre profond, mordoré ou éclatant comme un étendard, errent des motifs grégoriens et des airs dansés ; dansés en sabots. Il est enfantin avec les gamins de Domremy, grotesque avec le tribunal, paradisiaque quand Jeanne, ayant brisé par la force de l'amour les chaînes qui lient l'âme au corps, au corps que le bûcher calcine, rejoint les saints...

Le rythme mâle du poète et le rythme de forgeron du musicien ne font qu'un. Ils sont tous les deux massifs, brûlants, copieux, juteux !

Belle soirée, dont il faut complimenter l'Opéra. Le décor est un demi-cercle de fines ogives, que baigneront les ors de l'aube, les rouges du bûcher, les blancheurs de l'assomption finale. Il y a des costumes de toutes les couleurs ; le grouillement des foules médiévales, des apparitions de danse macabre ; et d'adorables statues chantantes de saintes aux lourds manteaux bleus étoilés.

L'orchestre, conduit par M. Fourestier, est vigoureux et agile ; majestueux ; il y passe des cris déchirants ; la prière s'y subtilise en sonorités transparentes à l'égal des bleus de Chartres... Les chœurs n'ont point de défaillance. Les chanteurs braillent, comme il faut, à pleine gorge. Et Mlle Claude Nollier, haute, belle, pareille à une des cariatides de l'Erechtéion, jette, d'une voix admirable, les paroles de Jeanne.

Quelle Antigone ce serait ! Je n'ai qu'une inquiétude. Dans ce péplon blanc, dont les plis enveloppent ses pieds enchaînés, le cou dégagé et ses bras nus — ses bras parfaitement beaux — elle est Grecque. Je veux bien qu'elle ait son uniforme d'élue ; et il ne lui manque que la palme aux mains... Mais quoi ! on l'a vêtue en canéphore ; son couturier est Phidias, et non l'humble couseur de grosses laines qui fournissait, à Rouen, les robes des suppliciées ! Sûrement on n'a pas permis à Jeanne d'exhiber de si beaux bras sur la place du Marché...

Petite chicane ! Mlle Claude Nollier et le costumier ont rêvé Jeanne telle que l'Eternité l'a changée. Et c'est un chef-d'œuvre... L'Hellade blanche de la Renaissance — prématurément — brille dans le moyen âge bigarré. Jean Vilar est noble en Dominique.

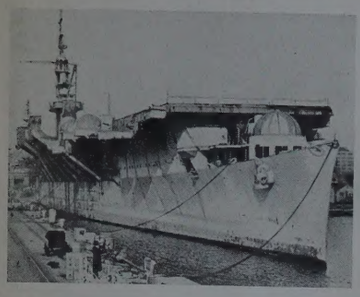
Et la soirée est exaltante.

Photographies *France-Illustration* (Charles Raffin).

Claude Nollier a quitté la salle Richelieu pour l'Opéra et incarne la Pucelle avec une rare émotion. Décor d'Yves Bonnat.

Ludmilla Tcherina venait de Londres pour le gala de l'Opéra, où se retrouvent aussi le professeur Mondor et M. Paul Claudel.

PETITES CHRONIQUES



UN NOUVEAU PORTE-AVIONS

L'une des plus graves faiblesses de notre marine nationale provient de son manque de porte-avions. L'*Arromanches* a été mis à notre disposition en 1946 pour cinq ans par la Grande-Bretagne. Le *Dixmude*, que nous ont cédé les U. S. A. en 1945, n'est qu'un porte-avions d'escorte de 8.200 tonnes. Mais nous allons recevoir, en don, de l'Amérique, un nouveau porte-avions : le *Langley*, de 12.000 tonnes. Ce bâtiment, qui a participé pendant la dernière guerre à plusieurs actions importantes, est en cours de réarmement.

MÉDECINE, MÉDECINS, MALADES

Marottes et violons d'Ingres

L'activité du médecin, qui l'oblige si souvent à une grande concentration de son attention, paraît le prédisposer à la recherche des loisirs faciles, voire de la paix à tout prix. Or il est peu de corporations dont on voit les membres rechercher davantage les délassements les plus subtils et les jeux les plus savants. On ne compte plus les médecins qui apportent au bridge un talent de premier ordre. En tournoi comme en partie amicale, ils montrent un esprit entraîné et, disons-le, les ressources d'une expérience qu'ils ont commencée avant même les rudiments de l'anatomie. S'adonnent-ils à la chasse, à la pêche, c'est en y transposant toute leur formation scientifique. S'adonnent-ils aux arts, ils sont aussi volontiers écrivains que bibliophiles, graveurs que peintres ou sculpteurs, et souvent avec passion.

Cette activité extra-médicale est telle qu'une revue bien vivante : *les Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, peut y consacrer six fois par an, sous la direction du docteur Jean Rousset, une solide brochure sans que le sujet menace de s'épuiser.

L'avant-dernier numéro de cette revue met en évidence un très puissant article, largement illustré, du docteur C.-J. Odic sur l'art et les artistes dans les camps de concentration. On ne trouvera pas moins d'intérêt à un article documenté du professeur Loeper sur *Musique et Médecine*, non plus qu'à celui consacré par le docteur Mercier aux imprimeurs tourangeaux médicaux avant la Révolution. On ne saurait tout citer, mais on ne peut omettre ni la suite d'études du docteur Rousset sur les *ex-libris* médicaux, ni le talent de caricaturiste du docteur Louis Roucaute, ni un douloureux poème du docteur Diamant-Berger.

R.-J. M.

LE GÉNÉRAL GANEVAL REÇOIT UNE DÉCORATION

Au cours d'une réunion des trois hauts commissaires alliés à Berlin, le général Jean Ganeval, ancien commandant des troupes françaises en Allemagne occidentale, a reçu des mains du général Mac Cloy, haut commissaire américain (en civil sur notre photographie) la médaille de la Légion du mérite.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA GÉOLOGIE :

Pierre Rousseau, *Jeunesse de la Terre* (Nouvelles Editions latines, 190 pages). S'attachant avec une ferveur mystique à la Terre comme à une personne vivante, l'auteur nous entraîne dans son exploration des temps géologiques, immense et fascinante épopée qui remonte à des âges insondables. Le Neanderthalien vivait il y a cent mille ans. Au delà vient cette « nuit des temps » où se perdent les origines de l'humanité. Plus loin, c'est la jungle primaire ; plus loin encore les quelque quatre cent cinquante millions d'années de l'Antécambrien, et ainsi jusqu'à une période qu'on peut, plus ou moins conjecturalement, situer à deux mille cinq cent soixante-dix millions d'années... Cette course vertigineuse à travers le temps spatial déconcerte nos repères chronologiques.

La géologie nous permet d'explorer de larges étendues de ce passé, en nous révélant des phénomènes colossaux s'étendant sur d'immenses durées. A la recherche des fossiles et des montagnes perdus, l'auteur évoque l'image de la terre à l'aube de la période carbonifère, sous ses forêts géantes, puis les lueurs fugitives de l'ère antécambrienne, avec ses océans bouillants et son atmosphère de gaz carbonique, d'azote et de vapeur d'eau.

Il trace un schéma « possible » de l'arbre généalogique du monde vivant et de l'évolution des espèces. Tandis que les coquillages appelés lingules n'ont pas varié depuis quatre cent millions d'années, le cheval a passé, depuis cinq cent mille siècles, par huit formes différentes avant d'aboutir au type sous lequel nous le connaissons. L'homme est le dernier rejeton — mais le plus perfectionné — de l'arbre de la vie.

Aujourd'hui la terre est une ruine dont la démolition et le dénivellement se poursuivent sans arrêt. Nous habitons un bâtiment désemparé sur l'océan des âges.

L'HISTOIRE DE FRANCE :

Jacques Levron, *Henri IV* (Mame, 150 pages), dans la collection « Service de la France », où ont déjà paru un *Saint Louis* et un *Lyautey*. « Le 14 mai Henri Quatrième, roi de France et de Navarre, fut tué d'un coup de couteau dans la ville de Paris. Et fut chanté « Vive le Roi » d'un chant fort piteux pour la mort pitoyable de son père. »

Ainsi fut consigné l'événement par un bon curé de campagne sur le registre de sa paroisse ; témoignage naïf de la popularité du Béarnais.

Mais cette popularité a son contre-jour : le grand nombre de complots et d'attentats dont le roi fut l'objet. Il lui était impossible de réparer les ruines et les misères accumulées pendant un demi-siècle sans imposer à tous de dures obligations et heurter des intérêts ou des privilèges.

Du moins a-t-il — et c'est l'éloge le plus « actuel » qu'on puisse lui décerner — rendu confiance aux Français par son entrain, son énergie au moment même où, selon sa propre expression, tout s'écroulait...

Un solide raccourci historique où l'auteur a mis en œuvre une documentation de première main passée au crible de la plus sévère critique.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES GALERIES

MAINSSIEUX. *Vallon à Tipaza.*

L'art de Lucien Mainssieux évolue toujours dans un sens de large synthèse. Il observe la nature, l'assimile à sa conception picturale et à sa propre sensibilité, et dès lors, devant le motif même, il élimine certains détails qui peuvent nuire à l'idée d'ensemble pour ne retenir que les proportions justes de la composition, les arabesques qui s'allient entre elles et les valeurs qui créent l'atmosphère véritable. Aussi peut-on dire que Mainssieux poursuit la tradition éminemment française d'ordre et de clarté, de sensibilité et de raison, tradition que beaucoup d'artistes pressentaient déjà avant Descartes. Et bien que le style et l'art de Mainssieux émanent pour une large part de cette tradition, il n'en est pas moins vrai que sa peinture offre une puissante originalité et fait preuve d'un caractère très personnel. Il apprécie particulièrement la lumière et la couleur, et les longs séjours qu'il fait presque chaque année en Afrique du Nord lui permettent de renouveler sa vision colorée des paysages de ces régions. Ses vues du Dauphiné révèlent une poésie différente et l'atmosphère qui règne dans les Alpes apparaît dans toute sa limpidité. Quant à ses portraits d'Arabes ou de Juives d'Alger, ils sont saisissants d'expressionnisme et de vérité. (Galerie André Maurice.)

Jacqueline Leriche, à la suite des impressionnistes, cherche à traduire ses sensations devant la nature. Aussi aime-t-elle à représenter le même paysage à des époques différentes pour en révéler l'âme et la vie dans son évolution. Des bouquets de fleurs aux tons chatoyants, des études de chats dans des attitudes révélatrices de leurs sentiments (pourquoi n'en auraient-ils pas ? Baudelaire et Colette l'on prouvé). L'art de Jacqueline Leriche est frais et vivant : et l'on sent chez elle la joie de peindre.

MAURICE SÉRULLAZ.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

En 1948, la première exposition à Paris du peintre Trany fit sur les critiques une vive impression dont les articles de l'époque conservent les traces élogieuses. Elle révélait un vigoureux tempérament de coloriste qui n'avait guère retenu de ses origines indochinoises qu'un certain goût de la minutie, mais qui avait assimilé les exemples des peintres issus de l'impressionnisme et du fauvisme. Depuis l'artiste a affirmé sa volonté d'être un constructeur sans rien sacrifier de son goût des couleurs pures dont il assemble ou oppose savamment les tons. Son exposition actuelle (galerie Saint-Placide) offre de calmes paysages de France dont Trany sait exprimer la sérénité.

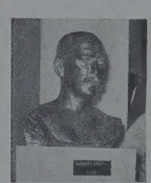
Céramiques à Orléans

Inaugurée le 9 décembre par Mgr Courcoux, évêque d'Orléans, et M. Trémeaud, préfet du Loiret, l'exposition organisée à la bibliothèque municipale par deux céramistes orléanais, Mlle Champillou et M. Henry, a obtenu un vif succès.

SAPINS DE NOËL

A l'occasion des fêtes de fin d'année, l'installation de sapins sur l'avenue de l'Opéra a conféré à cette grande artère un aspect pittoresque, qu'accentuèrent encore d'intermittentes chutes de neige. Sur la place Vendôme également ont été disposés des arbres de Noël, dont l'illumination, le soir, fournit un spectacle que les Parisiens sont nombreux à apprécier.

UN BUSTE DE GEORGES LEYGUES AU MUSÉE DE LA MARINE



M. André - François Monteil, secrétaire d'Etat chargé de la marine, a présidé le 19 décembre au palais de Chaillot à la remise au musée de la Marine d'un buste de Georges Leygues. Œuvre de Rodin qui l'exécuta il y a cinquante ans, ce buste a été donné au musée par Mme Georges Leygues et dévoilé en présence des enfants et petits-enfants de l'ancien ministre. De nombreuses personnalités assistaient à la cérémonie parmi lesquelles MM. Gaston Monnerville, Fourcade, Albert Sarraut, etc. M. Monteil a rappelé la carrière politique de Georges Leygues qui fut dix-neuf fois ministre et qui a laissé rue Royale un exemple qui doit commander nos résolutions actuelles.

La remise de ce buste coïncidait avec l'ouverture du Salon de la Marine qui attire chaque année de nombreux visiteurs et qui contient cette fois encore nombre d'œuvres de mérite, dont plusieurs joignent à leur valeur artistique un réel intérêt documentaire. Les noms de Gustave Alaux, Emile Baës, Hervé Baille, Valdo-Barbey, Pierre Bertrand, Bizette-Lindet, Brenet, Philippe Dauchez, Fouqueray, Eliane de la Villéon, Jean Helleu, Marin-Marie, Planchais, Pascal, Seevagen ne sont pas une liste limitative.

LE DRAPEAU DES ANCIENS DE DUNKERQUE

Le 17 décembre, dans la cour d'honneur des Invalides, le général Blanchard, qui, à la tête des armées du Nord, prit une part héroïque à la campagne de Belgique de 1940, a remis leur drapeau aux anciens de Dunkerque. C'est le porte-drapeau Henri Chéron qui a reçu l'emblème des mains de son ancien chef. Au cours de cette cérémonie, le général Blanchard a également procédé à la remise d'un certain nombre de médailles de Dunkerque.

HENRI MANGINI

Foudroyé par une crise d'angine de poitrine, Henri Mangini, chef de laboratoire à l'Institut du cancer, est tombé le 27 novembre en plein travail. Ingénieur de formation, il s'était depuis plus de vingt ans passionnément attaché à la micrographie scientifique. Il avait réussi à perfectionner et à adapter à la photographie les microscopes les plus compliqués. En particulier il avait, ces dernières années, appliqué toutes ses connaissances scientifiques à la photographie tirée du microscope électronique. Il avait créé une nouvelle technique de développement qui lui permettrait de faire ressortir les moindres détails et de projeter avec des grossissements considérables (20.000 fois dans certains cas) les secrets des cellules et des métastases du cancer. Si l'on découvre un jour, qu'il faut souhaiter prochain, le moyen de guérir complètement l'affreuse maladie, Henri Mangini aura certes une large part à ce succès.

LIVRES D'ÉTRENNES

Chez Flammarion

Les albums du Père Castor ne démentent pas cette année — loin de là ! — la réputation qu'ils ont acquise depuis longtemps. Pour les petits, en voici trois, gais et charmants : *Chante Pinson* et *Bravo, Tortue,* de Romain Simon et P. François, illustrés par le premier avec une délicieuse fantaisie. *Roule galette* est un récit naïf et poétique de Natha Caputo qui accompagne de ravissantes images de Pierre Belvès.

Voici maintenant une récréation passionnante : la cartogravure, gravure sur carte noire qu'on exécute avec une « plume à vaccin » et à laquelle peuvent s'exercer même les jeunes enfants. Ils trouveront d'autres occasions de s'adonner aux travaux manuels avec les images lumineuses, albums dont les pages découpées se transforment en vitraux multicolores. Quatre créations de Pierre Belvès apportent à ce jeu des variantes : *oiseaux, fables de La Fontaine, châteaux forts* en images lumineuses, et un *Tour du monde* où une sorte de jeu de puzzle s'ajoute au découpage.

Pour ce Noël reparaissent aussi deux anciens « Père Castor », l'*Album magique* et l'*Album Fée,* où Rose Celli et Marguerite Reynier associent leur talent d'écrivains aux talent des dessinatrices Nathalie Parain et Hélène Guertik.

Les grands, enfin, ne sont pas oubliés, et tous les esprits curieux s'intéresseront à *la Vie cachée des fleurs,* de J.-M. Guilcher et R.-H. Noailles, qui révèle d'une manière saisissante une merveille de la nature : la fécondation des fleurs. Le texte remarquablement clair donne toute leur valeur aux admirables photographies. Si nous disons qu'il a fallu trois années pour rassembler les éléments de l'ouvrage et prendre au moins quatre cents clichés pour obtenir, après sélection, les images nécessaires à l'illustration, on jugera la qualité documentaire et artistique de *la Vie cachée des fleurs.*

A L'AUTOMOBILE CLUB

La Fédération nationale des clubs automobiles a donné dans les salons de la place de la Concorde une réception au cours de laquelle il a été procédé à la remise aux champions de France 1950 par le comte de Liedekerke-Beaufort, président de la Fédération, des prix et médailles qui leur ont été attribués. Robert Manzon (qu'on voit sur notre photo) était présent.

COURRIER DE LA DANSE

Paquita Léon

Un sourire perpétuel, des corridas radieuses, des petits pieds trépignants, des coquetteries ininterrompues... Où est l'art ?

Paquita Leon au très joli visage a oublié les racines profondes, dramatiques de cette Espagne qu'elle prétend évoquer.

Elle réduit le drame au sourire boudeur ou mélancolique, la tendresse à une vague câlinerie de chatte.

On ne sait plus pourquoi et pour qui elle passe dans ses costumes colorés, si vide derrière son beau sourire de fille de Malaga.

MARTINE CADIEU.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le curé doyen de Montignac (Dordogne), l'abbé Marc Latour, vient de recevoir la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Les insignes lui furent solennellement remis par un compagnon du maréchal Lyautey, le général Hanotte. Lieutenant en 1914, l'abbé Latour fut blessé grièvement à trois reprises et revint chaque fois au feu sur sa demande.

LE PRIX INTERALLIÉ

Le prix Interallié a été décerné à M. Georges Auclair pour son livre *un Amour allemand.* Il y traite avec tact un sujet qui en demandait et il montre dans l'étude de ses personnages une intelligente pénétration psychologique. L'auteur, devenu journaliste après de solides études de lettres, appartient présentement au service français de la B. B. C. à Londres, où il a gagné la sympathie de tous.

ESTHÉTIQUE ET INDUSTRIE

L'Institut d'esthétique industrielle, dont le président d'honneur est M. Albert Caquot ; le président, M. Crivelli, et le directeur général, M. Y. Viénot, a donné au musée de l'Homme une soirée dont M. Claudius Petit, ministre de la Reconstruction, avait accepté la présidence. On y entendit des exposés fort documentés de techniciens accompagnés de projections de documents. Sur l'écran passèrent aussi un film en couleurs sur les matières plastiques et le film fameux de René Clair, *la Tour Eiffel,* tout à fait propre à fournir un thème aux discussions de gens de goût qui déplorent la laideur agressive de tant d'ouvrages industriels.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE
Louis JOUVET
TARTUFFE
DERNIÈRE 7 JANVIER

VARIÉTÉS
MAURICE CHEVALIER

LA FOSSE AUX VENTS
LA PEAU DU DIABLE
DE
ROGER VERCEL
à peine paru
AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL
est déjà le
BEST SELLER
français de l'automne 50

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION — MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'orchestre radio-symphonique de Paris a été animé par Edouard Toldra, un grand chef attaché à l'ensemble instrumental municipal de Barcelone. Il a conduit *Royal Fire Works*, feu d'artifice tiré en plein air par Hændel de manière éblouissante ; la suite extraite de cette œuvre tinta, riche, généreuse, depuis l'ouverture jusqu'au menuet final, en passant par la sicilienne et la bourrée, qui fut bien établie sur ses bases. *La Péri* de Paul Dukas bénéficia aussi d'une interprétation choisie. Les *Variations* de Brahms sur un thème de Haydn paraissaient lourdes, étirées en longueur. Le côté spectaculaire d'un maître à la tête de sa phalange étant supprimé par l'audition radiophonique, il ne reste plus que la composition robuste, d'une solide architecture, mais qui semble parfois manquer de sensibilité. Au point de vue musical il y a des affinités certaines entre l'Espagne et la Russie. Toldra en fit une fois de plus la démonstration en dirigeant avec une même réussite *la Prière du toréador* de Joaquin Turina et l'ouverture de *la Grande Pâque russe* évoquée par Rimsky-Korsakov en de chatoyantes sonorités.

Radio-Luxembourg a organisé une séance très intéressante. Henri Pensis, sur l'estrade, guidait les artistes qui jouèrent le premier *Concerto en ré majeur* de Prokofieff dont Hector Clockers tenait la partie de violon. Il sut mettre en valeur aussi bien les passages volubiles que ceux plus lents et expressifs. Triste se révéla ensuite la *Troisième Symphonie* pour cordes de Ramette. Les sombres partitions ne conviennent pas toujours aux ondes. Dans une salle de concert, où les auditeurs concentrent leur pensée sur l'exécution qui est en cours, ils peuvent mieux communier avec l'auteur, apprécier même la qualité d'une phrase douloureuse jaillie du cœur et qui se développe timidement. Dans l'intimité du foyer il en va autrement. La pause ou la demi-pause, au lieu de provoquer le recueillement, rompent net le charme et sont généralement mises à profit par l'enfant qui pose une question urgente à propos d'un devoir à terminer pour le lendemain. De plus, peut-on demander au sans-filiste de conserver l'écoute alors qu'un simple mouvement de la main lui permet de quitter une atmosphère tragique pour recevoir des bouffées d'airs espagnols entraînants à souhait ? Dans l'état actuel de nos connaissances, il serait intéressant de constituer un répertoire de pièces concertantes et théâtrales écrites pour être diffusées.

W.-L. Landowski.

COURRIER MUSICAL

Les maîtres du piano, et le Napoléon du violon

Sous le titre trop modeste de *Petit Guide de l'amateur de musique : les chefs-d'œuvre du piano* (Plon, éditeur), Claude Rostand nous donne là mieux qu'un livre de vulgarisation, un véritable répertoire de la musique de piano (comme le souligne Cortot dans sa préface), à la documentation abondante. Si, à l'origine, l'ambition de l'auteur se bornait à éclairer l'amateur de concerts ou de disques, il a dépassé amplement son but, et je présume que nombre de virtuoses du clavier verront en cet ouvrage un vade-mecum. J'eusse aimé, pour ma part, l'adjonction d'un lexique en complément au répertoire des noms cités et celle d'un chapitre — même succinct — consacré aux interprétations célèbres et au jugement de la tradition. Mais si j'ajoute, pour conclure, que chaque subdivision du livre comporte une synthèse excellente, augmentée d'une esquisse bibliographique, j'aurai dit qu'il renferme l'essentiel du sujet traité.

Et voici que paraît le *Paganini* de Renée de Saussine (1), livre dû à une violoniste réputée (musicologue par surcroît), qu'a préfacé Jacques Thibaud, gloire française du violon, et dédié à la gloire du « Napoléon du violon ». L'ouvrage est d'une lecture des plus attachantes. Renée de Saussine rappelle qu'on est sévère pour la musique de Paganini, en qui l'auteur « paie les gloires d'estrade du virtuose » ; aussi, très subtilement, ne manque-t-elle pas de mêler étroitement son œuvre et sa carrière, montrant ainsi ce que l'une doit à l'autre et complétant ce postulat par la liste, assez impressionnante, de ses compositions musicales. Elle aborde en technicienne le problème instrumental, mais sans chercher à trop percer le fameux « secret » qu'emporta le sorcier jusque dans la tombe ; elle réussit à ne jamais dépouiller son héros du vêtement poétique, lui laissant le mystère sans lequel s'évanouirait le charme. Elle le montre bien vivant, cependant, avec son réalisme d'avare maniaque et de séducteur, de cabotin avide de succès, à la fois blasé et friand de princesses autoritaires, de cours adorantes, laissant à bout d'épithètes critiques, poètes et philosophes ; diable fourchu pour les uns, archange pour les autres, « météorique », dira Gœthe, « aile d'ange », soupirera Marceline, « enfer et génie », s'écriera Henri Heine. L'atmosphère de l'époque bouillonne en ces pages séduisantes, parsemées de rappels évocateurs sur les célébrités de l'Europe romantique. A l'image des passions, des colères et des idolâtries que déchaîna Paganini, le livre de Renée de Saussine frémit d'un bout à l'autre, mais le ton brillant et spirituel, garde juste ce qu'il faut de scepticisme et d'enthousiasme pour nous rendre présente la personnalité du héros fantastique, irritant dans son vérisme, ensorcelant dans sa tenace légende.

L. Maurice-Amour.

(1) Milieu du Monde.

COURRIER THÉATRAL

« La Neige était sale », à l'Œuvre

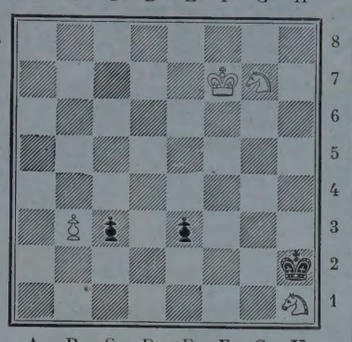
L'admirable mise en scène ! Tout concourt ici à la perfection du spectacle. Les décors de Lila de Nobili d'abord. Derrière un rideau de gaze, les personnages surgissent comme d'un cauchemar. Et c'est bien le cauchemar, en effet, qu'il s'agit de créer. Six tableaux suivent, six réussites : le bar louche, la maison de rendez-vous, le terrain vague au bord de l'eau, la salle d'école-prison... Vous y êtes, et avec quels acteurs ! Raymond Rouleau, hallucinant dans son double rôle de commentateur et de juge implacable et glacé ; Daniel Gélin, le jeune criminel, fils de prostituée, et qui découvre sa vocation, son salut dans l'assassinat, un très grand acteur dont les silences suggèrent autant que les paroles ; Lucienne Bogaert, entremetteuse plus vraie que nature; la touchante France Descaut, et Françoise Lugagne, au talent direct, et Yves Brainville, et Gérard Oury, et Noël Roquevert !

La pièce, tirée d'un roman de Georges Simenon par Frédéric Dard, n'ennuie pas un instant, et, si le sujet en est sordide, si elle oppresse longuement le cœur, cela veut-il dire qu'on la doive condamner ? Je répondrai seulement qu'on a hâte de l'avoir oubliée et que ce vœu est exaucé dès la sortie du théâtre.

Y. G.

LES ÉCHECS (N° 80)

Solution de l'étude N° 81, par J. Hendrikson (Tidskrift för Schack, 1931.)



Les blancs jouent et font partie nulle.

Les deux cavaliers vont faire merveille pour rendre inoffensifs les dangereux pions noirs.

1. Cg7-é6, ç3-ç2 ! (si 1. ..., é3-é2. — 2. Cé6-d4 et si é2-é1 : D. — 3. Cd4-f3+ et ×é1. Si 1. ..., Rh2×h1. — 2. Cé6-d4, Rh1-g2. — 3. b3-b4, Rg2-f2. — 4. b4-b5, é3-é2. — 5. Cd4×é2, Rf2×é2. — 6. b5-b6 (nulle). — 2. Ch1-g3 ! (inattendue entrée en jeu du cavalier angulaire) 2. ..., ç2-ç1 : D (si 2. ..., Rh2×g3. — 3. Cé6-d4, ç2-ç1 : D. — 4. Cd4-é2+ et ×ç1 ; ou si 3. ..., ç2-ç1 : C, les blancs ont au moins la partie nulle, qu'ils peuvent s'assurer par 4. Cd4-f5+ et ×é3). — 3. Cg3-é2 ! ! (attaquant la dame et gagnant ainsi un temps). 3. ..., D joue. 4. Cé6-f4. Partie nulle.

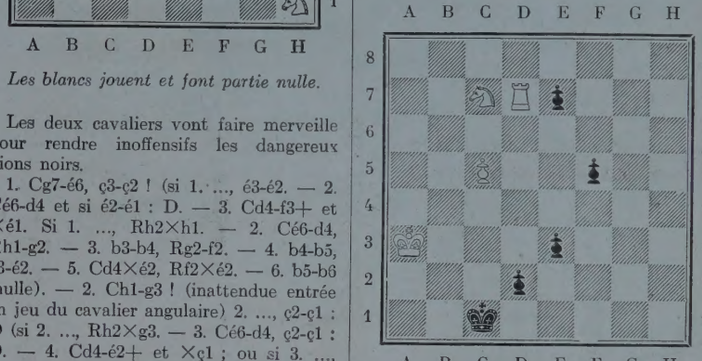
Même après la prise du pion blanc par la dame, cette dernière ne pourra pas fait pat le roi blanc. Rien ne forcera donc les cavaliers à jouer et en restant comme ils sont ils maintiendront le roi noir prisonnier à perpétuité. Comme les cavaliers se défendent réciproquement, la dame sera impuissante et la partie aboutira fatalement à la nullité. Un lumineux chef-d'œuvre.

Voici une intéressante partie jouée au tournoi de Travemuende cette année.

Blancs : Unzicker. Noirs : Sämisch.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-b5, a7-a6. — 4. Fb5-a4, d7-d6. — 5. 00, Fç8-d7. — 6. d2-d4 (un sacrifice de pion. La correction de ce gambit reste à démontrer). 6. ..., b7-b5 (le plus sûr est de continuer le développement par 6. ..., Cg8-f6. Inférieur semble être 6. ..., Cç6×d4. 7. F×F+, D×F. — 8. C×C, P×C. — 9. Dd1×d4, Cg8-f6. — 10. Cb1-ç3, Ff8-é7. 11. b2-b3, 00. — 12. Fç1-b2). — 7. Fa4-b3, Cç6×d4. — 8. Cf3×d4, é5×d4. — 9. ç2-ç3 (et non pas 9. Dd1×d4 ?, ç7-ç5 et ç5-ç4 gagnant le fou). 9. ..., d4×ç3. — 10. Dd1-h5, Dd8-f6. — 11. Cb1×ç3, ç7-ç6. — 12. f2-f4, 000 (le désir de mettre le roi noir à l'abri avant que l'orage n'éclate au centre ne se comprend que trop bien. Malheureusement l'abri n'est pas solide : les pièces noires de l'aile roi ne sont pas assez développées). — 13. Fç1-é3, g7-g6. — 14. Dh5-d1, Df6-g7. — 15. a2-a4, b5-b4. — 16. Cç3-d5 ! (comme toujours, une grande avance de développement permet des sacrifices de pièces aussi hardis qu'efficaces. 16. ..., f7-f6 (si 16. ..., ç6×d5. — 17. Dd1-d3 menaçant 18. Dd3×a6+. Si 17. ..., Rç8-b7. — 18. Fb3×d5+). — 17. Dd1-d3, Rç8-b7. — 18. Cd5×b4. Les noirs abandonnent.

Etude N° 82, par Chekhover. Chachmaty, 1936. (Correction inédite de Chéron.)



Les blancs jouent et gagnent.

Comment tour et cavalier s'y prendront ils pour rendre les dangereux pions noirs inoffensifs ? Là est toute la beauté de cette étude aux multiples astuces.

J'ai dû apporter une correction très légère à la position initiale. Je m'en expliquerai en donnant la solution, et le lecteur jugera de son utilité.

André Chéron.

Bibliographie. — Paul et Jules Prot : le *Guide théorique et pratique du joueur de dames.*

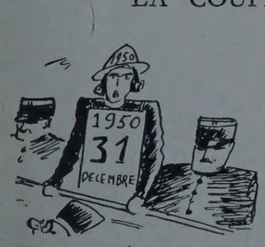
Un petit manuel de 81 pages édité par Guy Le Prat, 5, rue des Grands-Augustins, Paris.

Cet opuscule s'adresse aux débutants, mais les initiés y trouveront aussi un grand nombre de finesses et d'abondants problèmes inédits avec leur solution.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

A adj. ét. Me **COUTURIER** not. à Paris 20, Bld Malesherbes, 10 Janv. 1951 à 14 h. 30 **Dt au bail Commal** d'un apparte compri notamme 6 p. pples au 1er ét. à **Paris 10e Arrt.** 50, Rue **Fg-Poissonnière,** Bail. à dater 1er Janv. 51 Loyer 62.500 + ch. **M. à px : 300.000 fr.** Cons. pt ench. 200.000 fr.

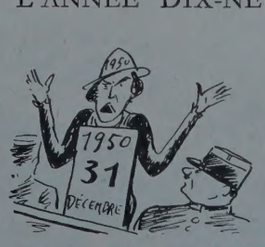
LA COUPABLE ! OU PROCÈS DE L'ANNÉE DIX-NEUF CENT CINQUANTE, par CAMI.



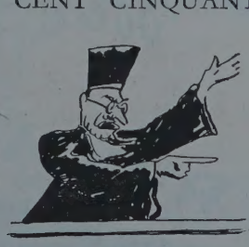
LE PRÉSIDENT
Année dix-neuf cent cinquante,
Levez-vous. Noms ? Profession ?

L'ANNÉE 1950
Circoncision, Jeanne, Vincente,
Adèle, Hortense, Assomption...
Bref, les noms complets d'une année.
Profession : femme de journées,
Marchande de dates aussi,
Si j'ose m'exprimer ainsi !

LE PRÉSIDENT
Année Cinquante on vous accuse
D'avoir pendant vos douze mois
Fait courir des rumeurs confuses
Qui mirent le monde en émoi !
Bruits de guerre, bombe atomique,
Vie chère, impôts nouveaux, panique.
Voilà pour quels forfaits iniques
Va vous juger le tribunal !

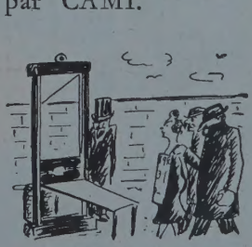


L'ANNÉE 1950
Non, je proteste, car en somme
Je n'ai commis un seul méfait !
Est-ce ma faute si les hommes
Gâchaient chaque jour que j'ai fait !
Nous sommes toujours, c'est horrible,
Responsables ! Et l'homme jadis,
Nous accusant des jours pénibles,
Nommait déjà « l'année terrible »
L'an dix-huit cent soixante-dix !...



LE PROCUREUR
Assez ! Vous êtes la coupable !...
Et la preuve : a-t-on découvert
Ceux que vous dites responsables
De mettre le monde à l'envers ?
Messieurs les jurés impavides,
Je requiers la peine de mort !

L'ANNÉE 1950
Bah ! la vie est éphéméride !
De tout almanach, c'est le sort !



EXTRAIT D'UN JOURNAL
Ce matin, dès l'aube naissante,
L'année cinquante, à l'échafaud,
S'écria : « Je suis innocente !
» Mais, avant de mourir, il faut
» Qu'à cinquante et un je souhaite
» De vivre douze mois d'espoir ! »
Et puis, le cou dans la lunette,
Elle dit, en gavrochinette :
« Les jours raccourcissent !... Bonsoir ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

RIVOIRE & CARRET

PÂTES TROIS ÉTOILES

LA PERFECTION DAN
LA QUALITÉ